

MONSIEUR LECOQ

Tous droits réservés

1927

Monsieur Lecoq

SOUVENIRS D'UN ANCIEN SEMINARISTE

par

AEGIDIUS FAUTEUX

BOULEVARD
SAINTE-ELISABETH
SANT-SULPICE

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427 Rue Ste-Elisabeth

MONTREAL

Ces pages qui ont été écrites pour le "Bulletin des Anciens Elèves du Collège de Montréal", et qui y ont en effet paru, n'étaient d'abord pas destinées à un autre public. Un certain nombre de personnes qui, sans avoir appartenu au Collège de Montréal, n'en ont pas moins connu et vénéré M. Lecoq, ont, depuis ce temps, manifesté le désir qu'elles leur fussent rendues également accessibles. L'Auteur n'a pas cru pouvoir se refuser à ces sollicitations et a autorisé la présente réimpression des **Souvenirs d'un Ancien Séminariste**, mais sans rien changer au texte original de ce qui indique sa destination première.

MONSIEUR LECOQ

Souvenirs d'un ancien séminariste

M. Lecoq s'est éteint le 5 avril dernier. Il repose depuis huit mois déjà dans cette crypte du Grand Séminaire où dorment avec lui tant de prêtres vénérables. Huit mois ! N'est-ce pas beaucoup plus qu'il ne faut d'ordinaire pour user le souvenir des disparus dans notre âme oublieuse ? Il y a , en effet, bien peu de mémoires humaines qui se survivent pendant un temps aussi long. Les morts vont vite, ainsi que nous le rappelle la mélancolique ballade de Lénore et l'on a dit avec trop de raison qu'ils tombent plus vite en poussière dans le cœur des vivants que dans la profondeur des tombeaux.

N'est-ce pas Musset qui, avant de verser, comme une libation dernière, ses stances merveilleuses sur la tombe encore fraîche d'une femme qui avait pourtant connu de la gloire tout ce qu'en peut connaître une artiste de génie, croyait devoir s'excuser de réveiller avec un nom déjà oublié les échos de la frivole cité ?

*Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés*

Cependant, *le Bulletin des Anciens Elèves* ne croit pas qu'il soit trop tard pour parler encore de M. Lecoq, même après huit mois. Le souvenir du vénéré sulpicien qui vient de disparaître n'est pas de ceux qui s'effritent en quelques semaines, ni même en quelques années. S'il n'avait été qu'un orateur brillant ou qu'un savant disert, peut-être n'aurait-il pas échappé au sort commun et tout au plus peut-être, au rappel de quelque anniversaire, le verrions-nous resurgir de temps à autre au fond de nos pensées, comme une figure ancienne aux contours affaiblis qui apparaît soudain sur un

écran lointain et qui, après avoir trembloté quelques courts instants en de rapides soubresauts, s'efface et s'évanouit aussitôt. Mais il a été plus qu'un grand théologien et il a été plus qu'un grand orateur; il a été un saint prêtre. Durant un demi-siècle, il a édifié vingt générations successives de séminaristes et de clercs, ajoutant encore à cette admirable vertu sulpicienne dont un renégat trop célèbre n'a pu s'empêcher de reconnaître, au coeur même de son apostasie, qu'elle suffirait à gouverner un monde. Durant un demi-siècle, il n'a cessé de répandre sur les milliers de disciples dont Dieu avait fait sa famille toujours changeante, mais continuellement aimée, les trésors d'une charité véritablement inépuisable, les richesses d'une âme merveilleusement tendre. Et c'est par là, plus que par son génie, que M. Lecoq aura mérité de s'asseoir d'une façon définitive et permanente au milieu de nos mémoires, comme en un inébranlable trône. Pour tous les hommes d'ailleurs il n'y a pas d'autre talisman capable de les protéger contre le fatal oubli. Comme le diamant seul raye le diamant, les coeurs ne peuvent être conquis que par les coeurs. Vertu et bonté, telles sont les deux lampes à l'inextinguible flamme qui, aux yeux attendris de tous ceux qui l'ont connu, et aussi longtemps qu'ils vivront, ne cesseront d'éclairer le visage vénéré d'Isaïe-Charles Lecoq.

Les Anciens élèves du Collège de Montréal ne pouvaient pas ne pas saluer à leur tour, par la voix de leur Bulletin, ce grand mort que Dieu vient de retirer à lui. S'ils ont tardé jusqu'à ce jour, et si longtemps après tant d'autres, à lui apporter l'hommage de leur admiration reconnaissante, c'est qu'ils étaient malheureusement condamnés à attendre un retour de périodicité presque fatidique et l'on peut croire que jamais laisse ne pesa plus lourdement à une impatience plus fougueuse.

Est-il vraiment besoin de dire ici les raisons qui nous font de cet hommage même tardif un devoir particulièrement impérieux? M. Lecoq a été et restera un des plus éminents parmi les fils de M. Olier, et à cause même de l'éclat qu'il a projeté sur cette compagnie de Saint-Sulpice à laquelle nous rattachent tant de liens, il était déjà impossible que sa dispa-

rition ne nous eût pas profondément émus. Mais combien plus fortement encore il s'impose à notre regret par son association indirecte, mais constante, avec l'Alma Mater qui, en même temps qu'elle façonnait nos âmes, a nourri nos esprits. Même avant qu'il lui eût été donné de présider de haut à ses destinées pendant ses treize années de supériorat général, un éducateur de sa très haute valeur n'a pas pu voisiner de si près et si longtemps avec notre Collège de Montréal sans que s'y fît sentir l'influence bienfaisante de son génie. Entre le collège et le Grand Séminaire, ces deux cellules d'un même organisme que sépare à peine la membrane d'une cloison, il a dû nécessairement se produire, par un phénomène d'ordre moral assez semblable à celui de l'endosmose dans l'ordre physique, une sorte de transvasement réciproque de science et de vertu, et je ne crois pas que nos maîtres tant respectés me reprochent de leur faire injure en disant que dans l'opération de cette perméabilité merveilleuse, du temps de M. Lecoq du moins, c'est du côté du Grand Séminaire que s'épanchait la substance la plus riche et la plus pure. Bien qu'il ne soit pas possible de mesurer même approximativement l'étendue de son apport dans notre formation première, nous n'en sentons pas moins que nous lui sommes redevables à plus d'un titre tous tant que nous sommes et que, les uns et les autres, nous avons contracté à son endroit une dette de gratitude immense.

Mais, entre les anciens élèves du Collège de Montréal, il y a tous ceux, et ils sont aujourd'hui légion, qui, après avoir dépouillé la tunique de l'écolier pour revêtir la robe du lévite, sont passés au Grand Séminaire et ont eu l'inappréciable bonheur de s'y préparer au saint ministère sous la direction tutélaire de M. Lecoq. Je ne crois pas qu'il y ait un seul d'entre eux qui ne considère aujourd'hui comme une inoubliable faveur d'avoir, pendant quelque courte période que ce fût, vécu sous le même toit, mangé à la même table et prié dans le même sanctuaire que cet homme de Dieu. Sans doute ils se souviennent avec ravissement de l'orateur et du savant, et ce commerce pour ainsi dire journalier qu'il leur a été donné d'entretenir avec un esprit supérieur leur apparaît à bon droit

un bien rare privilège. Mais c'est surtout du directeur et du prêtre qu'ils se souviennent, et avec quelle émotion ! Ils estiment une grâce véritablement insigne d'avoir pu seulement frotter leur âme à cette âme d'élite. De ce voisinage de quelques années avec la sainteté vivante, il était impossible de ne pas rapporter de quoi édifier le reste de toute une vie, et chacun de ceux à qui il a été donné de goûter à cette joie incalculable est en droit de dire que, semblable à la terre qui a bu le parfum de la rose de Lahore,

Son cœur reste embaumé d'une odeur immortelle.

On comprendra que ceux-là qui ont été les disciples du cher disparu aient été encore plus impatients que les autres de donner enfin une expression à leur admiration en même temps qu'à leur gratitude.

Les Anciens Elèves du Collège m'ont fait le très grand honneur de me choisir, à cette occasion, pour être l'interprète de leurs sentiments. Je ne me le dissimule en aucune façon, plusieurs s'étonneront sûrement que, pour célébrer une âme de prêtre dont la mission principale a été de façonner d'autres âmes de prêtres, l'on ait songé à emprunter ici la voix d'un laïque. Et leur surprise ne sera pas sans raison. Personne ne comprend mieux que moi que, pour louer comme il convient celui que nous pleurons, il manquera toujours à ma voix ce timbre sacerdotal qui est comme l'écho du sanctuaire. Mais déjà, du haut d'une autre tribune, un prêtre, qui est en même temps un ancien de notre collège, a prononcé de M. Lecoq cet éloge complet auquel il avait droit et il l'a fait avec toute l'autorité de sa haute position, avec toute la finesse de son remarquable esprit, avec tout l'enthousiasme de son grand cœur. Afin de mieux montrer l'universalité d'un deuil qui frappe à la fois pasteurs et fidèles, ne convenait-il pas qu'après le côté de l'autel, le côté de la nef se fît entendre à son tour ? C'est, il me semble, ce que l'on a voulu signifier en me proposant la tâche extrêmement redoutable que j'ai eu la témérité d'accepter.

Que j'aie d'ailleurs été choisi entre tant d'autres qui, dans cette grave circonstance, auraient su mieux que moi

allier le bonheur de l'expression à la hauteur des pensées, je ne le dois, j'en suis convaincu, qu'à ma qualité d'ancien séminariste. L'on a pensé que lors même que ma piété ne ferait brûler devant l'image que nous voulons vénérer qu'une humble chandelle un peu fumeuse, cette chandelle aurait au moins pour excuse d'avoir un jour été bien près de devenir un cierge.

En effet, bien longtemps avant d'atteindre aux *templa serena* d'une bibliothèque par la voie détournée du barreau et par la voie peut-être plus tortueuse encore du journalisme, la Providence me laissa croire un instant qu'elle me conduisait vers des temples infiniment plus augustes, les *templa divina*.

C'était à l'heure de la première jeunesse où, placé au carrefour de la destinée, l'on hésite sur la route qu'il faut prendre. Doucement illusionné par les beaux rêves de mon enfance, je m'engageai trop ambitieusement sur celle qui était incontestablement la plus glorieuse et la plus belle, et j'entrai à dix-huit ans au Grand Séminaire. Quelques années plus tard cependant, la dure réalité m'apprenait que je n'étais pas, contre mon attente, marqué du signe de l'élu et, avec un courage qui n'empêchait pas le regret, je redescendais de la montagne pour reprendre le chemin de la plaine. C'est l'éternel mystère des choses qui commencent avec éclat et se terminent parfois humblement.

Amphora coepit

Institui: currente rotâ, cur urceus exit?

Beaucoup, dit-on, de ceux que le Séminaire a ainsi rendus au monde souffrent mal qu'on le leur rappelle. Une pudeur renversée les contraint à dissimuler ce qu'ils ne veulent considérer que comme une déconvenue de jeunesse un peu douloureuse et ils semblent toujours craindre qu'au simple souvenir de leur ancienne livrée, une petite flamme de moquerie ne s'allume dans le regard même d'un ami. Je ne vois pourtant pas qu'il y ait à rougir du titre d'ancien séminariste, lorsqu'il s'accorde avec une vie honnête et une conscience loyale. Il me semble au contraire que l'on pourrait s'en parer. Sans doute, il est encore plus beau d'entrer dans la Terre promise, mais n'est-ce pas déjà quelque chose qui honore d'en

avoir pendant quelques années habité le vestibule? L'on ne peut vraiment pas avoir entrevu d'aussi près, par la porte entrebaillée du Saint des saints, les lueurs flamboyantes du sacerdoce, sans en rapporter au front au moins un reflet.

On me pardonnera, je l'espère, ce trop apparent plaider *pro domo* auquel je me suis abandonné, ces considérations d'un ordre si personnel où j'ai l'air d'oublier trop longtemps l'unique objet de ces pages. En vérité, j'ai cédé à un besoin presque trop naïf de justifier ma présomptueuse entreprise par une revendication fière et non équivoque du seul titre auquel je pouvais y prétendre.

Il y a des anciens séminaristes qui, tôt ou tard, ont été appelés de Dieu à une autre destinée et qui, cependant, pour la clarté dont il a illuminé leur esprit, pour l'affectueuse tendresse dont il a réchauffé leur coeur, pour le soleil enfin qu'il a mis dans leur âme, doivent tout autant, et peut-être davantage, à M. Lecoq, leur maître, que bien d'autres qu'il a eu la joie plus consolante de conduire triomphalement jusqu'aux marches de l'autel. Et j'ose précisément me compter comme l'un de ceux-là, quelle qu'imméritée qu'ait été la faveur.

Quant à moi, les circonstances ont voulu que je fisse au Grand Séminaire un séjour plus prolongé qu'à l'ordinaire, et pendant tout ce temps où je confesse que je fus loin de donner à mes confrères aussi bien qu'à mes maîtres toute l'édification qu'ils étaient en droit d'attendre, j'ai fourni plus que tout autre peut-être à M. Lecoq l'occasion d'exercer la plupart des admirables vertus qui faisaient son âme si belle. A cause de cela même, je crois qu'il a été donné à bien peu d'apprécier aussi constamment l'héroïque longanimité de sa patience, d'éprouver à un même degré l'extraordinaire mansuétude de son caractère, de goûter avec autant de plénitude l'inégalable charme de sa dilection, d'explorer enfin à une pareille profondeur l'abîme insondable de sa charité. De tant de grandeur il m'est resté une vénération si profonde et de tant de bonté j'ai gardé un si reconnaissant souvenir qu'il m'a été impossible, ainsi qu'on le voit, de ne pas laisser se muer en

un hommage égoïstement personnel ce qui devait être l'hommage d'une collectivité. Je l'avais d'ailleurs prévu, mes mandataires bénévoles ayant été priés d'avance de ne pas trop m'en vouloir si, finalement, je ne trouvais à déposer en leur nom sur la tombe de notre maître commun que la gerbe de mes propres souvenirs.

Puisse cette gerbe n'être pas trop indigne de la noble mémoire à qui j'ose l'offrir. Je sens que mes souvenirs, en dépit de la poussière des ans, n'ont rien perdu de leur fraîcheur première, et il me semble que je revois aussi vivant qu'au premier jour le M. Lecoq d'il y a trente ans, le seul que je puisse me flatter d'avoir intimement connu, celui dont la grande âme ombragea quatre des plus belles années de ma déjà lointaine jeunesse. Mais tous ces souvenirs qui bourdonnent dans ma mémoire comme un essaim d'oiseaux bruisant sous la feuillée, comment les traduire au dehors avec assez de relief, comment les fixer avec une netteté suffisante? Jamais je n'ai tant regretté que ma plume ne fût pas plus habile qu'en ce moment où je désirerais tant faire revivre avec tous ses dons merveilleux de l'esprit et du cœur un maître qui m'est si cher. Si je m'essaye quand même à la tâche, qu'il soit bien entendu que ce n'est pas avec la prétention bien vaine de changer quoi que ce soit à l'admirable portrait qu'a tracé de M. Lecoq, d'une main à la fois si experte et si pieuse, M. le curé de Saint-Jacques, mais avec le timide espoir d'y ajouter quelques traits qui aideront, si possible, à comprendre mieux encore cette physionomie douce et vénérable entre toutes.

I

Ceux de ma génération qui, à l'automne de 1895, passèrent pour la première fois avec moi le seuil du Grand Séminaire, n'étaient pas sans connaître un peu le sulpicien distingué à la discipline duquel il venaient se soumettre. Dans les milieux ecclésiastiques du moins, sa réputation était d'ores et déjà établie. Chez nous du Collège de Montréal, qui avions grandi tout à côté et presque sous le même toit, elle avait même pris les proportions d'une légende. Par les récits émer-

veillés que nous transmettaient les séminaristes, nos anciens de la veille, par les échos de toute sorte qui nous parvenaient de la maison voisine, nous avons été depuis longtemps habitués à regarder M. Lecoq comme un homme en dehors et même au-dessus des autres hommes. A l'avance, nous nourrissions pour lui une admiration mêlée d'étonnement et de respect et, à mesure que le jour approchait où, brebis impatientes, nous devions nous ranger sous sa houlette, nous éprouvions un peu plus de cette mystérieuse émotion que devaient ressentir les *clerici* du Moyen-âge, si ardents et si avides, lorsque, après être partis de très loin pour aller grossir le nombre des disciples d'un Albert le Grand ou d'un Thomas d'Aquin, ils touchaient enfin au terme de leur longue et fébrile attente et apercevaient la première lueur de la cité fameuse où brillaient ces phares éclatants. Notre enthousiasme d'avant l'heure n'avait jamais été troublé, même un instant, par la pensée d'une possible déception et, en effet, nous ne fûmes pas déçus. Il est rare pourtant que la première rencontre avec un être que l'on a idéalisé longtemps ne soit pas accompagnée ou suivie d'une certaine somme de désillusion. L'on s'était plu à évoquer dans son imagination ou dans son coeur un visage aux traits pour ainsi dire surhumains et voici que soudain ce rêve se fige au contact d'une figure banale. La statue que l'on croyait être d'un pur airain n'apparaît plus, sous le jour cru de la réalité, qu'une ordinaire argile. Avec M. Lecoq, un désappointement semblable ne fut jamais à craindre. Il était de ceux qui dépassent toujours, et avec une magnifique aisance, les plus audacieuses promesses que l'on a pu hasarder en son nom et à son insu. Même après tout ce que nous avons entendu de lui, M. Lecoq a encore été pour nous tous, à notre arrivée au Grand Séminaire, une révélation. Son esprit planait à des hauteurs que nous n'avions seulement pas soupçonnées et sa vertu atteignait des sommets que nous n'avions pas crus accessibles. Et cette impression première, loin de s'affaiblir, n'a toujours fait au contraire que s'accroître.

Que l'on me permette donc de montrer ce que furent en M. Lecoq, à cette époque particulièrement, le savant d'une part et, de l'autre, le saint. Réussirai-je à mettre suffisam-

ment en lumière ces deux aspects d'une noble figure sur laquelle je ne peux promener que le flambeau de mes seuls souvenirs, c'est ce que je n'ose tout à fait espérer. En entreprenant d'en tracer les contours, je ne me sens un peu rassuré que par la vigoureuse et toujours vivante personnalité du modèle. Les traits qui le distinguent sont si nettement caractéristiques et si puissamment expressifs qu'un peintre, même inhabile, ne peut pas complètement les trahir et qu'il en exprimera toujours assez pour justifier une admiration véritable.

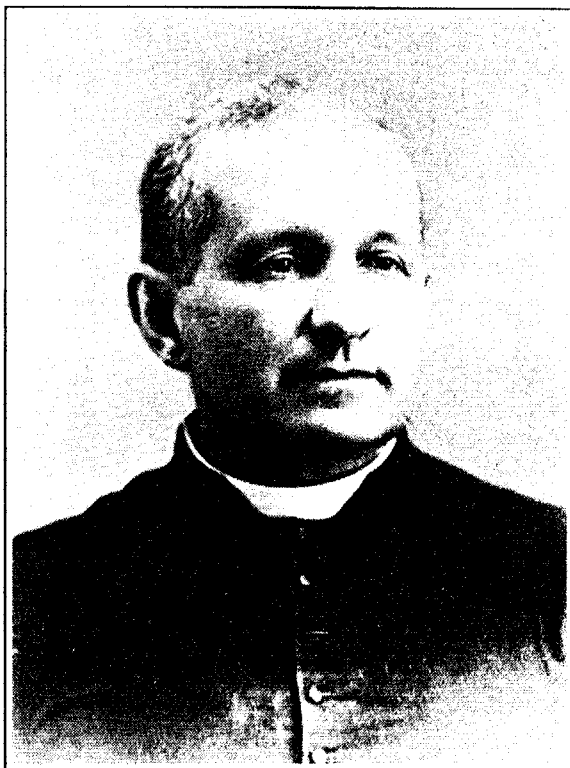
Comment, cependant, faire comprendre à ceux qui n'ont pas connu M. Lecoq ou qui ne l'ont pas approché d'un peu près, quel géant de l'esprit fut cet homme d'une stature extérieure si peu révélatrice et si peu imposante ? En m'entendant l'exalter si haut, il peut arriver que quelques-uns, habitués à une plus commune mesure, non seulement me soupçonnent de me laisser entraîner sur la pente habituellement hyperbolique de l'éloge, mais m'accusent de mal servir mon héros, en écrasant maladroitement sa mémoire sous le poids d'une louange trop lourde. Cette perspective cependant ne me fera rien changer aux termes que, pour caractériser un mérite des plus rares, me dicte seule une admiration sincère. Il y a, dit-on, de dignes curés dont la partialité naïve ne peut se tenir d'élever au-dessus de toutes les gloires du Paradis le saint de leur paroisse, mais ces pages, qui ne veulent être qu'un témoignage de bonne foi, n'ont rien d'un panégyrique officiel. Lorsque je proclame, par exemple, que M. Lecoq doit être compté au premier rang des esprits supérieurs qui ont rayonné sur notre pays, je ne fais qu'exprimer une conviction profonde et motivée, et je l'exprime avec d'autant plus d'assurance que je la sais partagée par de meilleurs juges encore.

Je veux même aller plus loin, en n'engageant cette fois que moi-même.

Depuis trente ans ou à peu près, par goût d'abord et par profession ensuite, j'ai beaucoup voyagé autour du monde intellectuel, celui d'aujourd'hui et celui de tous les temps.

Personnellement, j'ai eu l'avantage de côtoyer, des deux côtés de l'Atlantique, un certain nombre de très beaux et très nobles esprits, dont les uns avaient déjà atteint à une hauteur inusitée, dans les divers domaines de l'action ou de l'idée, et dont les autres, pour être restés enveloppés dans la pénombre d'une obscurité relative, n'étaient pas doués d'une mentalité moins puissante. Mieux encore, dans l'ombre propice des bibliothèques, il m'a été donné de converser longuement avec cette élite innombrable d'écrivains et de penseurs qui, au cours des siècles, ont déversé sur le monde les trésors si variés de leur intelligence. Or, si j'en excepte ces sublimes génies qui sont véritablement les sommets de l'humanité et qu'il faut toujours mettre à part lorsqu'on entreprend de comparer des hommes à d'autres hommes, je n'hésite pas à dire que, sur les chemins du livre aussi bien que sur ceux de la vie, je n'ai jamais rencontré personne qui, pour la vigueur de l'intellect, pour la sûreté du jugement, pour la spontanéité de la pensée, pour la vivacité de l'expression, pour l'ensemble en un mot des qualités de l'esprit, m'ait paru comparable à M. Lecoq, ce prêtre ignoré dont ne parleront jamais les littératures. En aucun temps, si quelque fée bienfaisante, après avoir étalé devant moi tous les talents dont l'éclat illumine le monde, me proposait d'échanger contre celle qui répondrait le mieux à mes rêves les plus ambitieux la très humble intelligence qui m'a été donnée en partage, je choisirais de préférence à toute autre la part du modeste supérieur du Grand Séminaire qui vient de disparaître, persuadé qu'avec ses seules rognures je n'aurais pas de peine à me bâtir un palais de gloire assez imposant, mais quand il eût fallu l'acheter, cette part si belle, au prix du même silence dont M. Lecoq l'a volontairement voilée, je crois que j'aurais encore fait un marché merveilleux.

Qui peut dire en effet jusqu'où M. Lecoq, avec moins de vertu et placé sur un autre théâtre, eût fait voler son nom dans la mémoire des hommes? Peut-être, nouveau Pygmalion, eût-il insufflé un peu de son âme si ardente dans quelque une de ces oeuvres de beauté qui font la joie des yeux qui lisent et enchantent les générations, car il avait été doué à un degré supérieur des plus précieux dons de l'artiste, la finesse de la



M. CHARLES LECOQ
Supérieur de Saint-Sulpice au Canada

sensibilité et la puissance de l'expression. Peut-être, par quelque incursion hardie dans la sphère plus haute encore des idées, eût-il offert quelque pâture nouvelle aux réflexions humaines, car il possédait dans une plénitude rare cette suprême faculté de comprendre qui met au niveau des plus grands penseurs, puisque comprendre c'est égaler.

M. Lecoq, cependant, ne se survit que par le bien qu'il a laissé après lui. Aucune oeuvre écrite ne prolonge son cerveau et les ondes de sa pensée se sont brisées à jamais contre les bords de son tombeau. C'est qu'un autre rôle lui avait été assigné par la Providence, cette volonté mystérieuse qui fait souvent bon marché des plus beaux dons qu'elle a elle-même prodigués et qui sacrifie allègrement à la divine obéissance de possibles chefs-d'oeuvre.

Renfermé dans le paisible jardin de la vie intérieure, M. Lecoq ne fut jamais tenté de s'évader vers les terrestres parterres pour y cueillir des fleurs de grâce ou de beauté. Mieux que la cire dont Ulysse avait bouché les oreilles de ses compagnons, sa complète humilité l'avait rendu sourd aux appels de toutes les sirènes. Peut-être même n'a-t-il jamais soupçonné quelles avenues auraient pu lui ouvrir sur la renommée ou sur la gloire ses extraordinaires facultés. Si, toutefois, le saint qu'il était par-dessus tout a deviné le penseur et l'artiste qui frémissaient également en lui, il s'est constamment appliqué à les asservir l'un et l'autre, et, après les avoir victorieusement courbés au pied de l'autel, il ne leur a permis de relever un peu la tête que de temps à autre, en réponse à quelque pressant appel du service des âmes.

Mais, dans chacune de ces occasions trop rares, la magnificence de l'effort permettait à ceux qui en étaient les témoins éblouis de deviner un peu plus des inépuisables réserves que cachait son intelligence si vaste. Aux lueurs formidables qui s'en dégageaient alors, l'on pressentait en quelque sorte quel grandiose foyer brûlait dans la solitude de son esprit, solitude qu'il avait faite inviolable et dont il avait jeté la clef dans le sein de son Dieu. Non pas par l'injustice des hommes, mais par un sublime effacement volontaire, il était bien de ceux dont Plaute parlait, il y a déjà deux mille ans :

Saepe summa ingenia in occulto latent

Quoique mort octogénaire, M. Lecoq n'a connu que le déclin des forces physiques. Jusqu'à la fin, malgré les affres continuelles d'une douleur lancinante, il a conservé la maîtrise complète de son intelligence. Cependant, dans sa vie, comme dans celle de tout homme, il y a eu une époque où ses facultés ont subi leur développement le plus complet et ont atteint à proprement parler leur apogée. C'est à cette époque de pleine maturité que j'ai eu l'immense avantage de vivre auprès de lui une vie de tous les jours, dans une inoubliable association de maître à disciple. Né en 1846, il n'avait encore en 1895 que 49 ans. Sur sa tête aux cheveux toujours ras, à peine quelques fils d'argent attestaient encore le passage du temps. Ses épaules n'avaient pas encore pris la courbure que leur imprimèrent plus tard la souffrance et le poids des années. Dans sa courte carrure, il était le vrai modèle de la force ramassée et de l'énergie contenue. C'était le temps où, non content de diriger une vaste communauté qui eût absorbé les soins de bien d'autres, il suffisait sans faiblir à dix autres tâches à la fois : supérieur spirituel des Soeurs Grises, censeur ecclésiastique du diocèse, conseiller des évêques d'une partie du pays et même des Etats-Unis, théologien extraordinaire à l'usage du clergé, prédicateur en demande et professeur à l'occasion lorsqu'il fallait suppléer au pied levé quelque confrère malade ou absent. Tant de travaux si divers requéraient sans doute une endurance physique peu commune, mais ils témoignaient plus hautement encore d'une souplesse intellectuelle extraordinaire. L'on pouvait toujours tirer sur lui à quelques heures et même à quelques minutes d'avis pour une besogne délicate ou une mission difficile, et la lettre de change était invariablement honorée comme une invitation du devoir. Son esprit ressemblait à un navire tenu continuellement sous vapeur et qui est toujours prêt à prendre la mer sur un signe du capitaine. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu monter les degrés de la chaire par simple obéissance et alors que le temps même matériel de la réflexion avait paru lui manquer ; sa parole n'en coulait pas moins comme une source jaillissante et aussi chargée de solide pensée que si elle avait

été patiemment étudiée. Rien de cette improvisation superficielle et facile qui n'est qu'un produit de l'habitude et qui opère mécaniquement comme le jeu d'un dé clic, mais une improvisation large et pleine de substance qui sort des couches profondes longuement accumulées dans les profondeurs de l'esprit. Une semblable universalité, une aussi remarquable faculté d'adaptation, ne s'obtiennent en effet que par la fécondation d'un travail incessant. M. Lecoq ne passa jamais un seul jour sans étudier et sans ajouter au trésor extrêmement varié de ses connaissances quelque richesse nouvelle. Déjà, à l'époque dont je parle, il avait emmagasiné, dans un cerveau bâti, il est vrai, pour les recevoir, des provisions intellectuelles pour toute une vie.

A la base de cette longue préparation, il y avait surtout de fortes études classiques. M. Lecoq, à qui il était aussi difficile d'arracher une parole sur soi-même qu'au Sphinx son secret, n'a jamais fait d'allusion à sa jeunesse studieuse et encore moins aux succès qu'il connut au Lycée impérial de Nantes. L'on n'a su que très tard, par d'anciens camarades, comme il avait excité l'étonnement de ses maîtres par la précocité de son talent, par l'aisance déjà grande de sa parole et par la curiosité toujours en éveil de son esprit. Ces premières années d'études ont été le véritable fondement de sa culture si haute et si forte. Des réformateurs mal avisés ont tenté de battre en brèche les études classiques, M. Jules Lemaitre, par exemple, cet enfant qui battait sa nourrice. M. Lecoq a été, entre mille autres, une réfutation vivante de cette erreur profonde. Ce n'est pas sans raison que les études classiques ont été appelées "*humaniores litterae*". Il est incontestable qu'elles font l'homme plus homme, lorsqu'il ne les traverse pas seulement comme un passage, mais s'y plonge et s'en imprègne à loisir. De ce bain vivifiant dans une onde restée toujours fraîche et toujours limpide après vingt siècles, comment ne sortirait-on pas avec une intelligence plus assouplie, avec un sentiment plus affiné, avec une raison mieux clarifiée ?

Pour le secours immense qu'il en a reçu autant que pour les joies qu'elles lui ont données, M. Lecoq n'a jamais cessé d'être reconnaissant aux études classiques. Jusqu'à ses der-

niers jours il est resté non seulement un humaniste fervent, mais un passionné de l'esprit classique dans tous les temps. La classique n'était pas autre chose pour lui que l'équilibre de la raison et du sentiment, que l'expression du beau dans l'ordre et la mesure, et, sans être insensible aux beautés d'une autre littérature, il se refusait obstinément à les admettre dans ce temple réservé.

A ce propos, je ne puis me tenir de citer ce qu'il écrivait, il y a quelques quinze ans à un tout jeune confrère en partance pour la Ville-lumière. "Je crois en littérature la beauté classique sans rivale et ne puis adhérer à l'opinion de Monsieur Sainte-Marie Perrin quand il appelle classique tout ce qui est beau, y compris Shakespeare. Non, Shakespeare n'est pas un classique. Goethe non plus. Le grec de Platon, le latin de Virgile, le français de Racine sont classiques et ce m'est une joie de penser que vous allez vous plonger dans ces limpides fontaines. Exercé déjà par des connaissances artistiques étendues et variées, vous en goûterez mieux la beauté littéraire sous la forme la plus pure. Sans être musicien, sans pouvoir expliquer ma jouissance, je perçois dans Virgile, Racine et Lamartine une harmonie que je n'ai perçue nulle part ailleurs. Peut-être un jour vous me direz pourquoi."

N'est-ce pas qu'il est difficile de trahir en moins de lignes un amour plus passionné pour la beauté? *Habemus confidentem reum* Personne autant que M. Lecoq n'a aimé le beau sous toutes ses formes. Il a vibré comme une lyre au souffle de toutes les nobles émotions, mais le frémissement qu'il en éprouvait était tout intérieur. Lorsqu'il déplore de n'être pas assez musicien pour percevoir comme il l'aurait désiré toute l'harmonie d'un vers de Virgile ou de Lamartine, ce n'est en réalité qu'une façon d'exprimer l'angoisse du fini qui travaille toutes les âmes élevées, la soif d'idéal jamais apaisée qui tourmente tous les grands coeurs, car, j'en appelle au prêtre-artiste à qui il faisait cet aveu, il était musicien plus que bien d'autres sans en avoir l'étiquette et savait ouvrir son âme à toutes les harmonies.

Je ne crois pas me tromper cependant en disant qu'entre tous les maîtres du verbe qui le charmèrent ou l'émurent, il

garda toujours une prédilection spéciale pour le doux Virgile. A la suite des moines du Moyen-âge qui si naïvement le canonisèrent, peut-être découvrirait-il dans les accents de l'aède païen ce son d'une âme naturellement chrétienne dont a parlé Tertullien. Ce qui est certain, c'est qu'il adorait les vers de Virgile : sa mémoire, si étendue et si minutieuse à la fois, ce jardin vaste comme une forêt, en était toute bruisante. Souvent, lorsqu'il m'arrivait de l'accompagner à la promenade, les jours de congé, une réminiscence s'éveillait subitement en lui à propos du moindre incident, une fleur observée le long de la route, un oiseau dont le vol nous croisait, et, sans en perdre un spondée, il me récitait par centaines des vers du poète qu'il aimait. Il me semble que même les couplets parfumés des Géorgiques n'ont jamais eu pour moi plus de charme que lorsqu'ils étaient ainsi scandés par sa voix si prenante et rythmés par son cœur si ardent. Après les Saints Livres, "*sed longo proximus intervallo*", Virgile était peut-être celui à qui il empruntait le plus fréquemment ces citations dont il émaillait ses discours et qui, dans leur à propos toujours juste, illustraient si opportunément sa pensée.

Même jusque dans le saint lieu des souvenirs lui revenaient du poète ensorceleur et, dans la simplicité de son âme, il ne songeait pas à les en chasser. "Aujourd'hui le ciel est gris, écrivait-il un jour à l'un de ses jeunes amis ; il est d'automne. J'ai vu ce matin dans la lampe du sanctuaire *scintillare oleum* et le vent s'est chargé de réaliser le présage virgilien."

Inutile de dire cependant que M. Lecoq ne s'était pas nourri uniquement de Virgile ; il connaissait et avait pratiqué à fond toute la littérature antique. Malheureusement, bien que je l'aie un peu deviné au plaisir qu'il éprouvait de goûter à leur source le miel de Platon et le vin d'Aristote, je ne pourrais entreprendre de dire aujourd'hui jusqu'à quel point il a été helléniste. Mais, pour avoir appris de lui plus que de tout autre à aimer cette langue de Rome qui a engendré notre langue admirable, je crois savoir mieux quel latiniste il fut. Du latin plus solennel consacré par la pléiade d'Auguste et

du latin plus plein de verdure popularisé par les Pères de l'Eglise, il s'était fait une langue aussi lumineuse qu'élégante, à égale distance de la redondance cicéronienne et des antithèses de l'époque décadente. Aussi, quelle fête était-ce pour nous tous lorsque, à nos cours toujours faits en latin, dans une de ces occasions dont j'ai déjà parlé, il remplaçait l'un ou l'autre de nos professeurs, même les plus appréciés. A en juger par la fluidité de l'expression et par l'aisance du débit, on eût dit qu'il parlait dans une seconde langue maternelle. Je me souviens en particulier d'un certain cours sur l'histoire de l'Eglise où, emporté dans l'envol d'un développement superbe sur la pénétration progressive du Christianisme à travers le monde barbare, je n'eus la liberté de prendre aucune note et me laissai tout simplement bercer par la musique délicieuse du discours.

M. Lecoq avait même, pour tromper la fatigue ou pour se délasser de travaux trop abondants, une recette à laquelle n'auraient probablement pas pensé la plupart de ceux qui me lisent. A l'exemple du grand pape Léon XIII, il fermait pour un instant la porte de son cabinet et, après avoir ouvert largement sa fenêtre sur le grand air de Dieu, il appelait la Muse. Et la Muse, entrant, se penchait sur son front en balayant doucement de son aile le souci qui le ployait. Ai-je besoin de dire que la Muse qui le consolait était, comme celle qui inspirait Léon XIII, une Muse latine ?

Je ne crois pas qu'il se soit jamais beaucoup soucié d'accorder sa lyre sur le mode français. M. le curé de Saint-Jacques a, par amusement, cité de lui, dans sa notice, quatre vers français qui n'ont rien de glorieux, mais il pensera probablement avec moi qu'avant de les lui livrer, le trop modeste auteur s'était ingénié à les faire aussi mauvais que possible, afin de se mieux humilier.

Les vers latins, au contraire, ont été pour M. Lecoq un passe-temps familier. Il en a aligné des quantités considérables pour l'unique plaisir de se les chanter à lui-même et, après qu'ils avaient rempli leur fonction qui était de servir d'exutoire à sa mélancolie ou à une sensibilité trop refrénée,

il les laissait négligemment retomber au panier comme une chose légère qu'emporte le vent. J'ignore si d'autres que moi pourraient produire aujourd'hui de ces vers que M. Lecoq s'appliquait avec un soin si jaloux à faire disparaître. Grâce à des ruses d'apache que je ne veux pas dévoiler autrement, j'ai réussi à en sauver quelques-uns de la fatale destruction. Je les ai en ce moment sous les yeux, une centaine d'hexamètres dédiés *Aux chères avettes du Rucher de Notre-Dame de Sainte-Garde.*" A travers les images poétiques qui s'y déroulent comme une longue théorie, selon les règles du genre, il est facile de deviner que l'auteur pense à quelque couvent de son pays, et, peut-être même, parmi les avettes qui élaborent pieusement leur miel mystique dans ce rucher tranquille, a-t-il une soeur tendrement aimée vers laquelle son souvenir s'envole. Je ne veux rien citer ici de ces vers, mais, en même temps qu'ils respirent la spiritualité la plus pure, ils sont d'une noble élégance et feraient honneur aux meilleurs latinistes.

On raconte du cardinal Bembo qu'il sollicita du Pape l'autorisation de ne pas dire son bréviaire en latin afin de ne pas gâter la pureté de son style. M. Lecoq ne se serait certes pas laissé aller, au nom de l'humanisme, à cet excès blâmable et se plaisait d'ailleurs au bréviaire, mais je ne le soupçonne pas moins d'avoir souvent souffert des solécismes et même des barbarismes que lui renvoyait sans cesse, par tous les échos du Grand Séminaire, notre latinisme trop souvent inférieur. S'il n'y avait eu que l'écorchure faite à ses oreilles, il l'eût sans aucun doute supportée comme tout le reste avec une soumission joyeuse, mais il y avait au-dessus une question assez sérieuse, celle d'une préparation adéquate à la mission sacerdotale, et, souventes fois, il dut nous inviter publiquement à un plus grand respect pour la langue de l'Eglise. Je me rappelle un jour où, au cours d'une lecture spirituelle, il avait insisté avec encore plus de force que de coutume sur notre laxité coupable en la matière. Le lendemain matin, à l'ouverture de la classe de morale, notre professeur, le bon M. Serieys que l'excellence de son enseignement n'empêchait pas de parler le latin comme un Basque espagnol, prit la

parole en ces termes: "*Moniti sumus ut loqueremur melius latinè*", et après cet exorde qui, par le fond autant que par la forme ne témoignait que d'un faible repentir, il reprit son cours où il l'avait laissé la veille, en sabotant de plus belle l'idiome de Cicéron. J'ai le regret d'ajouter que la plupart des séminaristes n'en furent pas plus efficacement corrigés.

Mais M. Lecoq n'était pas uniquement un fin lettré, il était aussi un remarquable savant. Homme complet, il alliait la grâce de la forme avec la solidité du fond. C'est même une question de savoir si, chez lui, le savant ne dépassait pas encore le lettré. Peu d'hommes, en effet, paraissent avoir possédé une science aussi sûre, aussi étendue et aussi variée. D'autres, sans doute, ont approfondi davantage certains problèmes et observé de plus près certains aspects des choses, mais il avait de plus qu'eux cette universalité de connaissances qui fait qu'à peu près dans tous les domaines on ne se sent pas dépaysé. Grâce à une faculté d'assimilation véritablement étonnante, il avait acquis plus que des clartés de tout. Bien souvent des interlocuteurs qui le connaissaient pourtant sont restés ébahis en l'entendant traiter avec compétence et sans la moindre parade de questions auxquelles ils avaient toutes les raisons de penser qu'il était absolument étranger.

Là surtout où il était sans rival, c'était dans les sciences ecclésiastiques, son naturel élément. Prêtre, et ne voulant être que prêtre, on peut dire en effet qu'il n'eut toute sa vie qu'une seule occupation, de se rendre de jour en jour moins indigne de sa sublime mission. Quoi qu'il fît, quoi qu'il pensât, il rapportait tout au service de Dieu. Le lettré aussi bien que le savant n'étaient en lui que les auxiliaires, sinon les domestiques, du ministre de l'Évangile. Avec une aussi haute conception de son devoir, il ne pouvait donc manquer de s'intéresser aux études ecclésiastiques par-dessus toutes les autres et d'y consacrer le meilleur de ses efforts. Il y était déjà passé maître avant d'avoir atteint la trentaine. Au temps dont je parle, vers 1895, sa science religieuse, qui n'avait cessé de s'accroître, débordait littéralement à pleins bords. C'était pour nous un sujet d'étonnement toujours nouveau de le voir passer sans transition d'un enseignement à

un autre et manifester dans chacun la même maîtrise du sujet, la même érudition et la même sûreté de doctrine. Dans le vaste arsenal assemblé par l'Eglise depuis des siècles pour la défense de la foi ou pour ses conquêtes, il n'y avait pas une seule arme dont il ne connut en perfection le maniement. Il était à la fois philosophe, théologien, liturgiste, historien, canoniste et exégète, un Pic de la Mirandole des sciences religieuses.

Philosophe d'abord, M. Lecoq le fut éminemment. Il attachait toujours une importance souveraine à cette science des causes que l'on a appelée avec raison l'antichambre de la théologie. C'est elle qu'il fut appelé à enseigner tout d'abord, lorsqu'il monta pour la première fois dans une chaire de professeur, en 1870, à Issy. Bien avant les directions pontificales, il s'y montra un propagateur aussi ardent que déterminé de la philosophie scolastique, et, quoiqu'il n'eut encore que vingt-cinq ans, il sut gagner à ses convictions de nombreux adhérents. Encore aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, l'on se souvient de lui dans le clergé français comme d'un pionnier valeureux entre tous de ce renouveau scolastique que devait triomphalement sanctionner Léon XIII.

Dans un livre qu'il a consacré à un malheureux fuyard du sacerdoce, un autre prêtre laïcisé non moins à plaindre a rappelé récemment comment son héros avait été d'abord rallié à la philosophie thomiste par l'influence décisive de M. Lecoq, son maître. On ne lira sans doute pas sans intérêt le portrait qu'il trace à cette occasion du jeune professeur: "M. Lecoq, écrit-il, avait vingt-cinq ans, baissait toujours les yeux, semblait une jeune fille modeste et timide. Sa conversation était humble et pieuse. On le considérait comme un saint digne des honneurs d'une niche, et on l'aimait. On savait sa douceur alliée à une extrême vivacité. S'il ne s'était point contenu, il aurait été violent. Il portait un feu intérieur qui éclatait en classe." Le portrait est assurément sympathique et à tous ceux qui ont connu le modèle à quelque époque que ce fût il apparaîtra en somme fidèle. Pourquoi faut-il qu'il soit gâté par un trait dernier qui est évidemment faussé? Le panégyriste de Marcel Hébert ajoute en effet:

tes; un jour il fut forcé d'avouer qu'il ne l'avait pas lu." Cette "Ardent scolastique, M. Lecoq combattait vivement Descar-boutade d'un témoin plus que suspect ne s'explique que par un besoin commun à tous les coeurs aigris de griffer en passant même ceux qu'ils ne peuvent absolument pas s'empêcher de louer. Personne ne voudra croire que M. Lecoq, fût-ce à ses débuts, ait combattu le cartésianisme avec la vivacité qu'on lui prête, sans connaître Descartes et sans avoir lu le Discours sur la Méthode. L'on sait aujourd'hui que, comme beaucoup d'esprits sincères, il fut quelque temps à hésiter entre les divers systèmes qui tentent d'apporter une solution au problème angoissant de l'univers et que même il fut bien près de se laisser prendre au mirage de l'ontologisme avant d'adhérer définitivement et loyalement à la seule doctrine qui le satisfaisait, la lumineuse doctrine thomiste. C'est mal connaître un homme de cette conscience que de lui prêter un enseignement de commande ou un psittacisme machinal.

Il va sans dire, cependant, qu'à l'époque où je l'ai connu, M. Lecoq était d'un esprit philosophique encore plus mûri. Il avait sondé plus avant les arcanes de la métaphysique et pratiqué des trouées plus profondes dans les mystérieuses ténèbres de la psychologie. Sans qu'on pût savoir où il avait trouvé le loisir de tant de réflexions et de tant de lectures, il était merveilleusement au courant de toutes les idées qui ont tour à tour soutenu puis déçu l'humanité en quête du vrai; dans le ciel clair de sa propre pensée se reflétait toute la courbe du mouvement philosophique à travers les âges. Aussi s'entendait-il mieux que quiconque à poursuivre, derrière le voile des mots, les vestiges les plus inconscients ou les mieux dissimulés de quelque doctrine que ce fût, le panthéisme de Spinoza aussi bien que le panlogisme de Hegel, l'intuitionnisme de Bergson non moins que le pragmatisme de James. Il est vrai qu'il possédait en sa foi si solide un fil d'Ariane qui lui permettait de se mouvoir à l'aise à travers le dédale des spéculations abstruses et de côtoyer sans danger les plus vertigineux abîmes, mais il n'en reste pas moins que rien n'échappait à la sûreté de son implacable coup-d'oeil. Dans un séminaire dont l'objet était de former des prêtres fervents

plus encore que des prêtres savants, il n'avait pas souvent l'occasion directe de nous entretenir de ces sujets élevés, mais, sachant la dangereuse subtilité des idées et comme le subjectivisme d'un Kant, par exemple, peut insidieusement s'infiltrer, par le canal des lectures, jusque dans des esprits qui n'ont sur la raison pure et sur l'impératif catégorique que les notions les plus vagues, il lui arrivait parfois de se laisser emporter par sa détestation du faux et de faire soudainement irruption dans le champ philosophique. Et c'était merveille alors de le voir, au cours d'une de ces lectures spirituelles du soir où, sur le canevas de la spiritualité, il dessinait à tout instant de si magnifiques broderies, foncer avec toute la fougue de son tempérament et avec toute l'ardeur de sa logique, sur telle tendance dangereuse qui gagnait alors certains milieux et qu'il fallait redresser, sur telle erreur qui se terrait en un coin de quelque ouvrage fausement réputé et qu'il fallait déloger à tout prix. Il se reprétait bientôt, comme s'il s'était tout à coup souvenu que nous n'étions pas d'haleine à le suivre bien loin sur d'aussi abrupts chemins, mais il suffisait d'une de ces flamboyantes échappées pour nous laisser entrevoir les sommets altiers où, intellectuellement, il habitait.

Mais, ainsi qu'il convenait à un homme de Dieu, M. Lecoq a brillé davantage encore dans la science de Dieu. La théologie, on le conçoit, a été le domaine où ses merveilleuses facultés se sont déployées avec le plus d'ampleur et ont trouvé le plus abondamment à s'exercer. Peu importe que, pour avoir négligé d'apposer son nom à quelque exposition savante des vérités révélées ou pour n'avoir pas été mêlé à quelque controverse éclatante, il ne soit jamais catalogué parmi les maîtres officiellement reconnus, peu importe même qu'il n'ait été autorisé qu'honorifiquement à coiffer le bonnet doctoral; M. Lecoq n'en a pas moins été un théologien dans toute l'acceptation du terme, un théologien de puissante envergure, et beaucoup qu'auréole une célébrité plus grande n'auraient point eu de honte à s'incliner devant lui. Non seulement toutes les provinces de la théologie lui étaient familières jusque dans

leurs détours les plus secrets, mais il avait surtout, et à un haut degré, ce qu'on appelle le sens théologique: ce sens éminemment rare à l'aide duquel se montre si sûr le jugement d'un Thomas d'Aquin et même d'un Bossuet, et sans lequel apparaît si vacillant celui d'un Origène et même d'un Fénelon, ce sens en un mot qui fait qu'un esprit tend instinctivement vers la vérité comme l'aiguille vers l'aimant et qui, entre deux thèses d'apparence également acceptable, discerne du premier coup celle dont l'accord est plus étroit avec le dépôt fondamental de la foi. Au temps dont je parle toujours, M. Lecoq, suffisamment pris par les responsabilités du supérieurat et par d'autres travaux, n'avait pas d'enseignement attitré et ce n'est qu'accidentellement qu'il montait dans la chaire de dogme ou dans celle de morale pour traiter ex-professo des matières théologiques. Cela ne l'a cependant pas empêché d'être en réalité notre professeur de théologie le plus efficace et le plus constant. A l'oraison du matin, lorsque c'était à son tour de méditer à haute voix au nom de la communauté; à la lecture spirituelle du soir, soit qu'il eût à disséquer l'un de nos pauvres sermons ou simplement à expliquer le règlement; à la chapelle, enfin, lorsqu'il avait à y prononcer quelque brève allocution, chacune de ses paroles était chargée de la plus pure substance doctrinale. La théologie émanait de lui en quelque façon comme la lumière émane d'un foyer; elle s'irradiait dans toute sa vie pratique et dans tout son discours. Qui pourrait oublier ces admirables leçons d'un maître incomparable et d'un maître de chaque instant?

Sur la cime du dogme surtout il se posait comme un aigle. Personne ne nous faisait mieux toucher du doigt cette sublime architecture de la doctrine catholique où les vérités révélées se superposent les unes aux autres dans un ordre harmonieux et se prêtent mutuellement leur appui pour former un édifice d'une solidité inébranlable et d'une beauté prestigieuse. Personne ne s'exaltait avec plus de ferveur à célébrer la grandeur de ces dogmes qui forment les prodigieuses assises de notre foi et qui dominant l'humble pensée humaine de toute la hauteur de la divinité.

Et s'il a été comme directeur de conscience le guide sûr dont tant de séminaristes se sont heureusement prévalus et à qui tant de confesseurs sont venus de très loin soumettre la perplexité de leur propre jugement, en d'autres termes, s'il fut également passé maître en théologie morale, c'est précisément parce qu'il était d'abord un maître du dogme, et à l'exemple du Dante *nullius in dogmatibus capers* Il excellait d'autant mieux à appliquer les lois extrêmement délicates de la conscience qu'il en connaissait plus à fond les raisons supérieures.

Il me faudrait montrer aussi sa précellence dans ces prolongements de la théologie morale qui sont la théologie ascétique et la théologie affective, mais l'on ne s'étonnera pas que je laisse à d'autres ce soin. Un misérable pécheur qui ne s'est aventuré tout au plus qu'aux abords de la voie purgative, serait bien téméraire de passer jugement sur la valeur d'un enseignement qui est réservé aux âmes d'élite et qui se donne pour ainsi dire uniquement dans le silence des coeurs. Cependant, autant qu'on en peut juger lorsqu'on s'en tient au *Suave mari magno* de Lucrèce et qu'on ne peut qu'assister du rivage aux efforts de plus dignes, je ne croirais pas me tromper en affirmant que, là comme ailleurs, M. Lecoq fut, de par sa science et de par sa vertu, un guide à nul autre pareil. Il n'était pas besoin d'être de la partie pour pressentir en lui un de ces mystiques en sûreté, *mystici in tuto*, dont parle Bossuet

Que dire enfin de sa science des Saints Livres? A cause de son extraordinaire étendue et de sa manifestation incessante, elle était pour nous un objet de perpétuel étonnement. Non pas qu'il fût un spécialiste en matières scripturaires car, bien qu'il n'ait jamais été étranger aux règles de la critique, ainsi que le témoigne une admirable leçon que je n'ai pas oubliée sur Richard Simon et sur l'interprétation des textes bibliques, il laissait à d'autres la mission d'étudier de plus près au point de vue historique ou philologique le Livre insondable et divin que jamais les siècles n'auront fini de creuser, mais l'herméneutique sacrée elle-même n'avait pas pour lui de secrets et il avait exploré les deux Testaments jusque dans

leurs moindres recoins. Sa parole était pour ainsi dire saturée d'Écriture Sainte; elle en ruisselait littéralement par tous les bords. Il n'était pas une circonstance de la vie, même la plus humble et la plus terre à terre à laquelle il ne trouvât, au moment le moins attendu, soit dans les Saints Évangiles, soit dans les Livres anciens, une application qui charmait délicieusement les esprits en même temps qu'elle élevait les coeurs. On eût dit que dans son humilité profonde, il éprouvait un besoin de ne jamais rien affirmer sans se couvrir à l'instant de l'autorité de la divine parole et il n'a pas failli une seule fois à rencontrer sous sa main, dans la formidable mêlée du plus vaste des livres, le texte opportun que l'idée appelait. En quelque endroit qu'il fût, dans le silence du cabinet ou dans le brouhaha de la rue, la Bible était comme un livre ouvert devant lui. J'en appelle à tous ceux qui l'ont entendu dans la tribune du conférencier aussi bien que dans la chaire du prédicateur, et qui ne peuvent pas avoir oublié avec quelle spontanéité merveilleuse les réminiscences bibliques jaillissaient à tout instant au détour de sa phrase en l'illuminant d'une splendeur nouvelle. La méditation continuelle et la lecture quotidienne des Saintes Écritures peuvent seules en expliquer une connaissance aussi parfaite et aussi sûre. M. Lecoq n'a vraiment eu qu'un seul livre de chevet: la Bible. Il n'avait d'ailleurs qu'à la relire dans son incomparable mémoire où l'on peut presque dire qu'elle était gravée tout entière. Inutile de dire qu'il fut toujours le seul à ne rien soupçonner en cela d'extraordinaire, car il n'arriva jamais à comprendre qu'un prêtre, voué au service de Dieu, pût ignorer quoi que ce fût des Saints Livres, son éternel aliment. Il nous conta un jour comment, au cours d'un voyage, il s'était trouvé, en compagnie de quatre ou cinq ecclésiastiques assez hautement placés, en face d'un tableau où une femme vêtue de noir était représentée agitant désespérément un long voile pour éloigner les corbeaux d'un gibet où pendaient deux victimes. Pas un seul de ses cinq compagnons en arrêt devant cette peinture saisissante ne put y reconnaître la garde héroïque et dolente de Respha devant le cadavre de ses fils telle qu'elle est racontée au second Livre

des Rois. Qui ne l'a pas entendu évoquer ce souvenir ne connaît pas ce qu'un coeur naïf et simple peut à certains moments contenir de surprise indignée. J'ai le très vif regret d'ajouter que nous eûmes, la plupart d'entre nous, la faiblesse d'en sourire, ne nous souvenant guère plus de Respha que les cinq ecclésiastiques en cause et étant par suite inclinés à une commisération plus grande envers leur coupable ignorance.

Mais ni les lettres ni les sciences ecclésiastiques elles-mêmes ne circonscrivaient l'extraordinaire activité intellectuelle de M. Lecoq. J'ai déjà dit que ses connaissances s'étendaient sur cent domaines à la fois. Il estimait avec raison qu'un prêtre, précisément parce qu'il est placé au centre du monde, doit avoir une fenêtre ouverte sur tous les côtés de l'horizon, et, en vue même du divin dont il ne fut jamais distrait pour cela, il s'est constamment appliqué à saisir de l'humain autour de lui le plus qu'il pouvait. Anatole France s'est agréablement moqué quelque part des savants de musée qui ne se passionnent que pour leurs cailloux et leurs plantes et qui, dès qu'on les interroge sur quoi que ce soit en dehors de leur sphère, dédaigneusement répondent : "Ce n'est pas dans ma vitrine." Le dernier homme à mériter ce reproche était assurément M. Lecoq qui ne mit jamais d'oeillères à son esprit. Je n'ai pas connu d'homme dont on puisse dire avec autant de raison qu'il était une encyclopédie vivante. Il semble qu'il n'y avait pas de sujet qu'il ne fût capable de relever dans une conversation quelconque par un aperçu nouveau ou sur lequel il n'apportât quelque lumière additionnelle. Un livre nouveau d'un peu d'importance venait-il de paraître, il le connaissait déjà pour l'avoir feuilleté ou pour en avoir mesuré la portée à travers les appréciations des critiques. Sa curiosité se portait quelquefois sur les objets les plus inattendus. Un confrère américain me contaît qu'un jour, étant son compagnon de promenade, il ne put revenir de surprise en l'entendant parler longuement du roman de Mme Frances Hodgson Burnett, "Little Lord Fauntleroy", qu'il avait lu en son entier et auquel il avait apparemment pris un plaisir extrême, comme à Peau d'Ane le bon LaFontaine.

Comment M. Lecoq qui avait des occupations si nombreuses et si multiples, trouvait-il le loisir de poursuivre en même temps tant d'études et surtout de s'arrêter, ne fût-ce qu'en passant, à un roman en vogue? C'est ce que tous ceux qui l'ont connu ne manquaient jamais de se demander à chaque surprise nouvelle provoquée par la fraîcheur toute récente de son information impeccable. Une chose certaine, c'est qu'il ne fit jamais à ses devoirs tort d'un seul instant pour ces surrogatoires travaux. On sait comment, il y a plus de trois siècles, les habitants d'Avranches, fatigués de s'entendre répondre invariablement chaque fois qu'ils allaient par affaire au palais épiscopal: "Monseigneur étudie", s'en plainquirent amèrement en haut lieu et demandèrent en grâce qu'on leur envoyât enfin un évêque ayant fini ses études. M. Lecoq, pas plus que Daniel Huet, n'avait fini ses études, — personne ne peut se vanter de les avoir finies, — mais pour les parfaire il avait un procédé plus généreux que le sien; au lieu de prendre sur ses devoirs d'état qui ne lui appartenaient pas, il prenait sur ses récréations et sur son sommeil qui lui appartenaient. En été, lorsque nous partions pour aller passer à la maison de campagne de Notre-Dame-de-Grâces l'après-midi d'un jour de congé, nous nous amusions fort à observer notre digne supérieur lorsqu'il allait prendre la tête des rangs à l'appel de la cloche. Sa rotondité pourtant assez accentuée d'ordinaire semblait s'être encore accrue d'un bon tiers, mais avec des inégalités singulières. L'estomac était parfois un peu plus bombé d'un côté que de l'autre et les deux hanches avaient des gibbosités dont la proéminence n'était pas tout à fait concordante. Les passants, le long du chemin, devaient sans doute s'émouvoir d'une infirmité si rare. Ils auraient été vite rassurés s'ils avaient pu assister à l'arrivée du faux phénomène sur le terrain des jeux. En un tournemain, en effet, M. Lecoq déballait toute une bibliothèque qu'il avait dissimulée tout autour de son corps sous sa douillette toujours prête à éclater; par l'ouverture béante du haut, il commençait par tirer quelques numéros du Correspondant ou de la Revue des Deux-Mondes; il enfonce ensuite le bras un peu plus avant et il parvenait à extraire un tome de S.-Jean Chrysostome ou de S.-Augustin; de la poche

de droite à l'arrière, il enlevait à grand peine quelques autres volumes qui offraient résistance et de la poche de gauche enfin une cargaison dernière. C'était le secret de son obésité apparente. Ainsi muni de provisions intellectuelles pour tout un jour, il se choisissait une place écartée et, pendant tout le temps que les séminaristes s'amusaient à folâtrer à travers la campagne, il lisait et lisait. Combien de fois, alors, lorsque je l'observais de loin, n'ai-je pas songé à Thomas à Kempis pour qui également il n'y avait pas, en son couvent de Deventer, de meilleur repos qu'un coin et un livre, *in angulo cum libello*.

M. Lecoq lisait encore chaque soir à la veillée, après que la retraite avait été sonnée et que le reste de la communauté était censé plongé dans un sommeil tranquille. Il n'avait pas besoin pour cela de recourir comme nous à un vilain subterfuge et de couvrir son vasistas d'une couverture de lit pour intercepter la lumière, car il était dans son droit. Mais, ce qu'il y avait de singulier, c'est que cet intrépide dévoreur de livres n'avait pas, à proprement parler, de bibliothèque. Rien ne lui appartenait en effet et de livres il ne possédait guère à lui que les quatre tomes de son bréviaire. Aussi arrivait-il assez souvent à des séminaristes qu'une raison quelconque avait fait sortir de leur cellule à une heure avancée de la nuit, de voir surgir tout à coup dans l'ombre d'un corridor un court fantôme vêtu de noir que précédait une pâle lumière et qui s'avavançait lentement en glissant sur le parquet d'un pas ouaté, comme pour étouffer le bruit. C'était M. Lecoq qui ne venait que d'achever sa nocturne lecture et qui, faisant résolument l'ascension de deux étages à la lueur d'une bougie, s'en allait religieusement replacer dans la bibliothèque de la maison les quelques livres qu'il y avait empruntés le soir même. Et ainsi faisait-il invariablement chaque fois.

M. Lecoq n'a tant lu, malgré sa vie par ailleurs si occupée, que parce qu'il possédait merveilleusement cet art de lire qui n'est pas ce qu'un vain peuple pense et qui n'appartient qu'au petit nombre. Il lisait avec une rapidité à laquelle ne se compare même pas la volubilité pourtant bien connue de sa parole. Il avait cette faculté précieuse de pouvoir lire un

livre pour ainsi dire du bout du doigt, en se contentant presque d'en feuilleter les pages. Sans compter l'entraînement qu'il s'était donné à embrasser d'un seul coup d'oeil plusieurs lignes à la fois, il avançait presque toujours l'argument que l'auteur était en train de développer et il n'était plus curieux que de passer à celui qui suivait. De cette façon il ne perdait jamais un temps précieux à épuiser un volumineux bouquin dont en somme il y avait peu à tirer. Quant aux autres ouvrages qui méritaient une attention plus minutieuse, il était encore moins long que qui que ce fût à en dégager toute la substantifique moëlle.

Mais il n'y a peut-être qu'une seule chose qui justifie d'avoir beaucoup lu et c'est d'avoir beaucoup retenu. Or, M. Lecoq a immensément retenu. Il le doit sans doute pour une bonne partie à sa rare facilité de comprendre, mais il le doit évidemment plus encore à son incomparable mémoire. Plus heureux que Montaigne qui se plaignait amèrement de n'avoir pas de "gardoire", il avait été doué par la nature d'une mémoire qui touchait au prodige et qui ne laissait rien échapper de ce qui lui avait été une fois confié. Inutile de dire que s'il n'en tira jamais vanité, il en tira grand profit. C'est ce don remarquable qui lui a permis d'emmagasiner avec tant d'abondance les connaissances dont j'ai eu l'occasion de parler et qui, joint à ses autres qualités, la force du raisonnement et l'ardeur de la conviction, a contribué si largement à faire de lui le brillant orateur que l'on sait.

M. Lecoq orateur ! Comment n'en pas dire enfin quelques mots ? Entre les multiples aspects de cet esprit si étonnamment varié, il n'en est peut-être pas en effet qui soit plus attirant. C'est à peu près le seul en tous cas sous lequel il ait été un peu connu de notre population, en dehors du monde religieux. Cette espèce de gloire locale qui lui est échue pour tout partage, à défaut d'une plus grande qu'auraient pu lui valoir tant d'autres mérites s'ils n'étaient pas restés cachés derrière les murs d'un grand séminaire, il la doit presque entière à quelques discours que l'obéissance l'amena à prononcer devant l'oreille de la publicité, en dehors de sa chère et persistante retraite.

Quoiqu'il fût déjà au pays depuis près de vingt ans, M. Lecoq ne se révéla, je crois, pour la première fois au public extérieur qu'au moment même où j'entrais sous lui au Séminaire de la Montagne, vers la fin de 1895. C'était le 8 octobre, lors de l'inauguration solennelle du nouvel édifice de l'Université Laval à Montréal. L'on avait projeté de donner le plus d'éclat possible à cette cérémonie et, devant toute l'élite intellectuelle de Montréal assemblée, quelques-uns de nos orateurs les plus remarquables devaient à cette occasion rivaliser d'éloquence. M. Lecoq était au programme, mais l'on comprenait généralement qu'il y était à titre officiel, en sa qualité de doyen de la Faculté de Théologie. Lorsqu'il se leva à son tour et que, sans grâce aucune, il s'avança jusqu'à la table qui servait de pupitre aux orateurs, aucun mouvement dans l'auditoire ne laissa voir qu'on s'attendait à quelque chose de plus que l'ordinaire. Un certain nombre pouvaient avoir entendu dire que ce modeste prêtre était comme théologien d'un mérite assez haut, mais rien de plus. Il n'y avait guère que nous, ses élèves, qui pouvions pressentir, quoique faiblement encore, la fête inoubliable à laquelle il allait nous être donné d'assister. Dès les premiers mots de l'orateur, lancés d'une voix claire et où une flamme ardente déjà frémissait, l'auditoire comprit qu'il était en face d'une puissance nouvelle qu'il ignorait jusque-là. Le sourd murmure des conversations cessa brusquement, les têtes se relevèrent, les yeux se fixèrent, et personne ne s'occupa plus que de boire avec avidité à ce flot qui coulait comme d'une source jaillissante avec la limpidité du plus pur cristal. Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui furent présents à cette mémorable soirée et qui vivent encore ait pu en perdre le souvenir. M. Lecoq avait à expliquer la raison d'être d'une faculté de théologie dans une université. C'est assez dire qu'il parla *ex abundantia cordis*. Son discours fut véritablement un hymne en l'honneur de la théologie, un hymne où brûlait toute la ferveur d'une âme de croyant et où éclatait en même temps toute la magnificence d'une âme d'artiste. La pensée, qui était forte et d'une élévation inaccoutumée, appelait encore à son aide la pureté du langage, la beauté des images et la grandeur des symboles; elle en était comme habillée d'un vêtement de splendeur. Pendant

près d'une heure, nous vécûmes littéralement avec lui sur une hauteur, dans l'air libre des sommets. Grâce à son chevalier, la Théologie remporta ce soir là, et de l'aveu de tous, les premiers honneurs, ainsi qu'il convenait d'ailleurs à la plus haute d'entre toutes les sciences.

Dans l'esprit de n'importe quel auditoire, et surtout chez nous, tout concours d'orateurs prend un peu figure de tournoi. L'on décide que celui-ci a jouté mieux que celui-là, qu'un tel a montré plus de brio et tel autre plus de force solide; enfin, l'on procède intérieurement, lorsque même ce n'est pas publiquement, à une sorte de distribution de prix. C'est ainsi que le lendemain du 8 octobre, aucun journaliste de notre ville ne manqua de proclamer que M. Lecoq avait été l'orateur par excellence dans cette circonstance solennelle et que, autant le cèdre dépasse l'hysope, autant il avait dépassé tous ceux qui avaient parlé avec lui. Quant à moi, je ne me sens aucune envie d'assumer un semblable arbitrage, car je n'ignore pas que la comparaison, non seulement est toujours odieuse, mais est assez souvent bien vaine. Il y avait ce soir là en particulier d'autres orateurs qui, par une éloquence d'un genre différent, s'étaient acquis une réputation incontestablement méritée, M. Colin par exemple. Cependant, à cause de la leçon qui s'en dégage, je ne peux me défendre d'un rapprochement entre M. Lecoq et l'un des plus merveilleusement doués parmi ceux qui, le 8 octobre 1895, prirent la parole, avant ou après lui, dans l'auditorium de notre Université. Je veux parler de Sir Adolphe Chapleau, alors lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Chacun sait comment la nature s'était plu à doter le célèbre tribun canadien de tous les avantages extérieurs de l'orateur. Même à cette époque où le déclin commençait à faire sentir son approche, il les conservait encore à un degré étonnant.

Il avait d'abord la prestance; sur un corps d'une stature imposante et d'une noble cambrure, il dressait une tête intensément expressive et cette tête au profil de médaille était elle-même couronnée d'une superbe chevelure aux ondes neigeuses qui valait à elle seule un diadème.

Il avait encore le geste, cet autre langage de l'orateur. Personne ne connaissait mieux que lui, et sans avoir eu besoin de l'apprendre, ce jeu magnétique où le doigt qui pointe indique plus clairement la route du raisonnement, où le poing qui s'abat enfonce pour ainsi dire l'argument plus avant dans l'esprit, où le bras qui se déploie semble balayer avec plus d'énergie l'obstacle à l'idée. Qui ne se souvient, par exemple, de l'ampleur avec laquelle il savait relever, à tel moment de son discours, les boucles tombantes de ses cheveux ? Ce n'était qu'un mouvement de pose savamment étudié, mais il manquait rarement son effet.

Il avait enfin la voix, une voix au timbre charmeur, d'une sonorité ferme et douce à la fois, une de ces voix étrangement captivantes et que l'on se sent prêt à entendre pour le seul plaisir de leur musique et dont les ondes, en se propageant dans l'air, même lorsqu'elles ne sont chargées que de choses légères, frappent si agréablement les oreilles qu'elles donnent l'illusion d'apporter à l'esprit un message véritable.

S'il ne suffisait que de ces dons pour faire l'orateur, Chapleau aurait été assurément l'un des plus grands que l'on connaisse. Malheureusement, les circonstances et d'autres choses encore ont toujours voulu que l'outillage intérieur de son intelligence ne correspondît pas à l'armement extérieur de sa personne. Quoiqu'il sût y suppléer jusqu'à un certain point dans les rencontres de la vie par une grande distinction naturelle et par une culture de surface, il n'obtint jamais cette culture supérieure qui fait seule les grands orateurs parce qu'elle est la vraie génératrice d'une juste expression en même temps qu'elle est l'unique assiette d'une forte pensée. Dans les discours académiques surtout qui réclament avec une forme plus soignée, un fonds plus solide, cette insuffisance l'obligeait à se rabattre sur des lieux communs au développement facile et à masquer autant que possible la pauvreté de sa réflexion sous la redondance des mots. C'était un palais dont le dehors était d'une architecture somptueuse et où l'on ne trouvait, en y pénétrant, que des chambres vides.

M. Lecoq, de son côté, n'avait rien ou presque rien de ces avantages si largement dévolus à Chapleau.

Il n'avait pas la prestance. Sa stature était plutôt basse et un commencement de corpulence n'était pas pour ajouter à l'élégance de ses formes. Lorsque pour parler il s'avavançait sur la scène en penchant un peu le corps selon son habitude, il faisait penser à une minuscule Tour de Pise en train de se mouvoir. Peu d'hommes d'ailleurs ont été moins soucieux de leur apparence extérieure et surtout ont été plus ennemis de la pose.

Il n'avait pas non plus le geste. C'est à peine s'il lui arrivait quelquefois de relever d'un coup d'épaule sa toge sur le point de glisser, et lorsqu'il détachait l'une de ses mains du dossier de la chaise où il les tenait obstinément appuyées, ce n'était que pour porter rapidement un mouchoir sur son front que la sueur perlait. Il était difficile de faire moins que lui, en parlant, usage de ses bras et de ses mains. Quant à imiter les lions à l'exemple de Chapleau, en secouant sa crinière, il n'y eût pas facilement réussi, car il portait ses cheveux toujours ras.

Enfin, il n'avait pas la voix, cette voix du moins dont s'enorgueillit un orateur. Sans doute il était doué d'un organe assez puissant et assez clair pour se faire entendre en tous les coins d'une salle, mais le timbre en était un peu haut, plus perçant que résonnant, et, sans parler d'une légère sibilation qui accompagnait quelques-uns de ses mots, l'on ne pouvait dire qu'il était agréable en lui-même.

Mais, en revanche, M. Lecoq possédait les dons intérieurs qui manquaient trop à Chapleau et qui, plus encore que la prestance, le geste et la voix, font véritablement l'orateur : une intelligence assez vaste pour donner asile à l'idée ; une science assez profonde pour l'alimenter sans arrêt, un sentiment assez ardent pour l'animer d'une juste chaleur et enfin un art assez sûr pour l'orner de l'indispensable beauté. C'est de toutes ces qualités portées à un degré supérieur qu'était faite son éloquence ; c'est par elles uniquement qu'il tenait une assemblée sous le charme ou qu'il la remuait jusque dans ses intimes profondeurs. Certes il n'avait besoin ni d'une taille plus haute pour entraîner son auditoire avec lui dans la ruée

d'une logique puissante, ni de gestes pour appuyer un raisonnement qui atteignait directement son objet ou pour souligner une phrase qui portait son enchantement en elle-même, ni enfin d'une voix autre que la sienne pour faire vibrer des coeurs sous l'archet d'une parole enflammée. Lorsqu'il parlait et qu'en une sorte de déchaînement torrentiel, il précipitait la succession de ses lumineuses pensées et de ses opulentes images, l'on se sentait pris tout entier par le Verbe et l'on en oubliait l'homme avec son allure un peu lourde, avec son immobilité un peu raide et avec ses accents un peu rauques.

Ce qui impressionnait particulièrement ses auditeurs, c'était son inaltérable sincérité. Dans tout ce qu'il disait il n'y avait rien qui ne fût dicté par une conviction profonde. Jamais on ne put l'accuser d'avoir sacrifié à l'envie d'éblouir, d'avoir même ménagé un effet. Je l'ai entendu un soir, au Monument National, rappeler à l'adresse d'un prédicateur du carême de Notre-Dame cette belle parole de Fénelon : "L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu." Quiconque aurait voulu tracer son propre portrait n'aurait pas su mieux dire.

Pour en revenir à cette séance du 8 octobre 1895, il faut y avoir assisté pour bien comprendre l'émotion produite en toute l'assemblée par cette brusque découverte d'un grand orateur insoupçonné. A la sortie, dans tous les groupes, il n'était question que du magistral discours que l'on venait d'entendre. Les uns détaillaient avec plus ou moins de bonheur les raisons diverses de leur plaisir et les autres, moins capables d'analyser leurs impressions quoique également remués, s'en tiraient par un jeu de mots trop facile aux dépens du nom de l'orateur et proclamaient hautement que M. Lecoq avait été *celui* de la soirée.

S'il n'y avait pas quelque chose de déplacé à se servir d'une semblable expression à propos du moins arriviste des hommes, on pourrait dire qu'à partir de ce jour M. Lecoq a été lancé. Tous étaient impatients de l'entendre encore et je suis sûr que pendant assez longtemps il a été mis dans la nécessité de défendre sa tranquillité contre des sollicitations

nombreuses et parfois indiscrettes. Cependant, il ne lui fut pas permis de se dérober entièrement aux obligations que lui créait sa qualité d'orateur nouvellement révélé. C'est ainsi que, deux ans plus tard, en novembre 1897, la Faculté des Arts de notre université réussissait à lui faire prononcer sous ses auspices deux grandes conférences publiques sur l'histoire de l'Eglise. Quoique moins sensationnel, le succès fut encore considérable. Chacun eut plaisir à retrouver dans ces deux magnifiques leçons la même vigueur de raisonnement, la même richesse de langage, la même abondance d'érudition qui l'avaient naguère si vivement frappé. Considérant que l'Eglise est dans le monde comme l'âme est dans le corps, c'est-à-dire la forme de la civilisation, il estimait que l'histoire n'en peut être écrite que par un historien qui serait à la fois un grand chrétien et un grand psychologue. Il ajoutait que cette histoire qui est encore à faire, s'il avait à l'écrire, il la partagerait en sept chapitres où seraient successivement exposées les relations du christianisme avec le judaïsme, avec l'empire romain ou le paganisme, avec le monde des barbares envahisseurs, avec le Saint Empire du Moyen-Age, avec la féodalité, avec l'Etat moderne et enfin avec la démocratie. Et s'ensuivaient sept tableaux d'une rare magnificence où était brossé à larges traits, autant qu'il peut se faire en quelques heures, le vivant portrait de notre mère l'Eglise. Ce n'était qu'un programme, mais combien grandiose et combien prometteur!

On sait que M. Lecoq n'écrivit jamais rien des discours qu'il prononça, d'abord parce que sa pensée avait toujours besoin d'une porte ouverte sur l'imprévu et ne souffrait pas d'être enserrée dans la prison d'un texte, mais très probablement aussi parce qu'il lui répugnait de paraître conserver pour une postérité quelconque ce que, dans son excessive modestie, il estimait de trop humbles efforts. Souvent il ne lui restait pour préparer un sermon que le temps de faire la route à pied jusqu'à la chapelle ou l'église où il était attendu. Il composait alors comme les péripatéticiens philosophaient, en marchant. Satisfait de livrer l'expression à la fortune d'une improvisation, d'ailleurs on ne peut plus heureuse, il ne

s'occupait que de classer rapidement ses idées. Par une singulière inadvertance cependant, l'on n'a jamais songé à recueillir un discours de M. Lecoq que lorsqu'il était trop tard. J'ai souvent entendu déplorer depuis que le fruit de tant de précieuses réflexions, après n'avoir profité que momentanément à quelques-uns, fût aujourd'hui perdu pour tant d'autres. Dans la ferveur admirative de mes vingt ans, j'anticipais déjà ce regret et, précisément à propos de ces deux conférences sur l'histoire de l'Eglise dont j'avais des raisons de pressentir la valeur, je voulus tenter au moins une fois de ravir au vent de l'oubli qui fatalement la guettait une parole digne d'un meilleur sort. L'entreprise était audacieuse, car personne n'ignore avec quelle volubilité parlait le conférencier et pas plus qu'aujourd'hui je n'étais familier avec l'utile invention des frères Duployé. Je m'essayai quand même à la tâche et j'eus la satisfaction d'y réussir à peu près, armé d'un seul crayon qui ambitionnait fiévreusement d'être ce *calamus velociter scribentis* dont parle le Psalmiste, et en comptant bien entendu sur une mémoire que l'on disait alors heureuse pour remplir un peu plus tard les quelques blancs que la rapidité du débit m'obligeait ici et là à laisser. Le même soir, aussitôt rentré dans ma cellule de séminariste, après avoir, au grand dam du règlement qui interdisait rigoureusement la lumière à cette heure indue, précautionneusement abaissé une paupière au trou de la serrure, comme Flambeau à Schoënbrunn, je restai un assez long temps à recopier mes notes et à en rétablir les quelques inévitables lacunes. De cette façon, et avec assez de bonheur, je suis parvenu à reconstituer le texte presque entier, et je pense bien être l'un des rares qui peuvent se vanter de posséder l'un des grands discours de M. Lecoq, non plus dans son squelette, mais dans sa forme arrêtée et l'on peut dire complète.

Je n'entreprendrai pas de rapporter chacune des autres occasions où M. Lecoq manifesta publiquement sa haute éloquence. Il me plaît seulement de rappeler que la dernière fois peut-être où il fut appelé à parler en public, avant que d'être définitivement réduit au silence par une névralgie cruelle, ce fut à l'inauguration solennelle de la Bibliothèque Saint-Sulpice, le 12 septembre 1915. Il fournit, ce soir là,

sans conteste, l'un des plus beaux efforts oratoires de sa carrière. Vingt ans s'étaient passés depuis son premier grand discours public en 1895, beaucoup plus que le *Grande mortalitas aevi spatium* de Tacite, et il était déjà presque septuagénaire. Jamais, cependant, il n'est mieux apparu que le temps ne pouvait rien enlever à la vivacité de son esprit non plus qu'à l'ardeur de son âme.

Mais M. Lecoq n'était pas éloquent seulement lorsque la solennité l'exigeait; il l'était partout et toujours et dans les murs clos de son séminaire peut-être plus encore que dans la chaire d'une basilique ou dans l'amphithéâtre d'une université. Je viens de parler longuement de certaines de ses conférences publiques que les délicats appréciaient comme un régal et que l'on trouvait toujours trop clairsemées et trop rares. Mais, c'est tous les jours que, nous du Grand Séminaire de Montréal, nous étions conviés à de semblables fêtes intellectuelles, et à de plus belles souvent. Chaque jour, grâce à l'institution bénie de la lecture spirituelle, nous avions l'insigne faveur d'être invités à un banquet de l'esprit, toujours royal et toujours nouveau.

La lecture spirituelle, on le sait, est, dans les Séminaires, un exercice pendant lequel le supérieur distribue d'abord à la communauté les avis nécessaires, mais qui est ordinairement rempli, comme l'indique son nom, par la lecture publique d'un livre pieux. Invariablement, elle occupe la demi-heure précédant immédiatement le souper, faisant voir ainsi qu'un clerc, même un chrétien, avant de passer au réfectoire corporel, doit songer d'abord à rassasier son âme. Or, au Grand Séminaire de la Montagne, et ce fut notre immense avantage, nous ne lûmes jamais à la lecture spirituelle qu'un livre vivant. Je n'ai pas souvenance en effet que, de mon temps du moins, pour occuper quelque partie que ce fût de la réglementaire demi-heure, M. Lecoq ait eu recours à l'expédient pourtant traditionnel d'une lecture. Il parlait et la cloche seule mettait fin à son discours. Comme un père en face de ses enfants, il pouvait indéfiniment puiser dans l'abondance de son cœur et jamais il ne voulut s'en priver. C'est ainsi que chaque soir pendant toute l'année il déversait sur

nous avec une profusion sans exemple toutes les splendeurs de son intelligence, toutes les richesses de son imagination et tous les trésors de sa sensibilité. Pourquoi n'aurait-il pas servi ses chers séminaristes avec plus de largesse encore que les auditeurs mondains d'une salle de conférences? Qu'il nous entretînt de quelque règle de vie intérieure, qu'il expliquât un article du règlement, qu'il apprécîât le sermon donné le midi au dîner, quoi qu'il fit en un mot, tout lui était une occasion de partir en une soudaine envolée vers les sommets de la spiritualité. Même les choses les plus simples lui étaient un tremplin pour s'élever aux considérations les plus hautes. Je viens de parler d'articles du règlement à expliquer. Y a-t-il rien de plus terre à terre, à première vue, que l'explication annuelle d'un règlement dans une communauté? Comment dire avec quelque éloquence qu'à telle heure du jour il faudra faire ceci et qu'à n'importe quelle autre heure il ne faudra pas faire cela? Or, personne n'a su comme M. Lecoq relever cette matière ingrate en y insufflant pour ainsi dire son âme. Au moyen de rapprochements aussi justes qu'imprévus, il nous faisait comme toucher du doigt le sens étonnamment profond des petites choses. Tantôt c'était un texte de l'Écriture Sainte qu'il jetait brusquement en travers de notre indifférence et qui, par son à-propos saisissant, nous donnait immédiatement à penser. Un jour, par exemple, il en était à cet article du règlement qui fait une loi de sauter à bas du lit au premier son de la cloche du matin, un article que nous étions peut-être trop enclins à traiter légèrement. A quel autre l'idée serait-elle venue d'évoquer, comme il le fit soudainement à ce propos, l'idéal paresseux des Saints Livres qui, peu anxieux de se rendre au travail, feint de croire qu'il y a un lion sur le chemin: *Dixit piger, leo est in via?* En tout cas, nous rîmes et nous fûmes désarmés. C'était une botte trop directe à plusieurs d'entre nous qui, à l'heure de l'oraison matinale, semblions en effet redouter quelque lion formidable barrant la porte de notre cellule. Il était difficile de mieux montrer, et avec plus d'esprit, ce qu'il y a dans la paresse de lâcheté idiote et de mensonge vil.

D'autres fois, M. Lecoq n'hésitait pas à appeler à sa rescousse la sagesse païenne elle-même. Je me souviens d'un soir

où, à l'occasion du règlement, toujours, il appuyait sur cette recommandation qui nous était faite de hâter notre toilette du matin afin de réserver au moins quelques minutes rapides à une visite au Saint-Sacrement avant l'oraison. Comme il déplorait avec une amertume infiniment justifiée que trop de séminaristes se dispensassent de cette politesse obligée envers un Dieu qui a droit à toutes les prémices, il lui revint un souvenir de Virgile et, pour nous faire saisir le contraste effrayant qui existe entre l'empressement de notre nature pour le culte des hommes et son indifférence pour le culte de Dieu, il n'eut besoin que de nous citer ce vers où le poète latin nous montre la foule des clients envahissant de bonne heure le matin l'antichambre d'un patricien romain :

Mane salutantum totis vomit aedibus undam .

Et il en était ainsi journellement. Je n'hésite pas à dire que, entre ces quatre murs de la salle d'exercices du Grand large du monde pendant les trente ans qui ont suivi.

Hélas ! encore une fois, M. Lecoq n'a rien écrit et rien ne reste des belles et prestigieuses paroles qu'il a si largement prodiguées, si ce n'est, pour un temps encore, dans la mémoire plus ou moins fidèle de ceux qui l'ont entendu. Lorsque le dernier de ces heureux privilégiés aura disparu à son tour, l'on se souviendra d'un supérieur de grand séminaire qui pendant près de quarante ans eut le secret d'édifier par sa piété et de charmer par son génie dix générations de clercs, mais l'on ne pourra retrouver aucune des effusions de cette piété légendaire, aucune des traces surtout de ce génie lointain.

Il reste cependant un espoir que de M. Lecoq tout absolument ne sera pas perdu et cet espoir repose dans ses lettres. Il fut grand épistolier en effet et, durant sa longue carrière, il a fourni une correspondance énorme. Qu'elles seraient précieuses à retrouver ces lettres, surtout les lettres intimes adressées à des amis ou à des disciples et où il se livrait, sans y penser, avec tout l'abandon d'une âme droite et simple. Je même plus d'esprit, pendant quatre ans, que dans l'arène plus Séminaire, j'ai vu dépenser plus de talent, plus d'érudition, et possède moi-même de lui quelques courtes lettres que je

chéris comme des reliques, mais, parce qu'elles ne regardent que moi, je ne les tiens pas comme ajoutant à la personnalité même de leur auteur. Une confiance qui m'honore m'a permis d'en connaître un certain nombre d'autres qui sont d'un intérêt vraiment supérieur. A côté de purs diamants de spiritualité qui vaudraient d'être sertis en une riche monture, l'on y trouve quantité de souvenirs personnels émouvants ou gracieux qui jettent un jour tout nouveau sur une vie trop ignorée. Qui s'occupera de les recueillir ces milliers de lettres dispersées aux quatre coins cardinaux? Souhaitons que, malgré la difficulté de l'entreprise, une main pieuse s'y emploie. Les innombrables admirateurs de M. Lecoq l'en béniront et aussi bien les générations à venir.

II

Mais si M. Lecoq a été grand par l'esprit, il a été plus grand encore par le coeur. Parmi tous ceux qui l'ont connu, il n'en est pas un, j'en suis sûr, qui ne donnerait volontiers, et à la fois, le lettré, le théologien et l'orateur qu'il a été, pour le saint qu'il fut aussi à un degré si haut. "S'il m'était permis d'adorer quelque chose d'humain, s'écriait un jour Lacordaire, j'adorerais la poussière du coeur avant celle du génie." Et comme il avait raison, malgré la pompe du langage! Nous ne pouvons qu'admirer le talent ou le génie, mais nous sommes contraints de vénérer la bonté, c'est-à-dire de l'aimer. Qu'est-ce en effet que la vénération, sinon de l'amour, ainsi que l'indique clairement une étymologie dont l'origine païenne a été corrigée par une longue tradition chrétienne? Personne n'a aimé M. Lecoq à raison de sa science, mais tous l'ont aimé à cause de sa vertu, et, Saint-Paul l'a dit lui-même aux Corinthiens, il n'y a rien au-dessus de l'amour.

Personne ne peut entreprendre de mesurer exactement ce qu'il faut de vertu pour faire un saint, si ce n'est Dieu lui-même et, en son nom, l'Eglise. Certaines âmes, cependant, sont d'une beauté tellement transparente, même à nos yeux humains, et reflètent dans toutes leurs manifestations extérieures une conformité à la volonté divine si complète et si constante que, devant elles, l'on se sent en quelque sorte

autorisé à anticiper le jugement d'en haut. M. Lecoq était de celles-là. Au Grand Séminaire, nous le proclamions un saint d'un accord unanime et pas un instant nous nous crûmes téméraires en usant de cette liberté redoutable. Qu'est-ce donc que la sainteté, nous disions-nous, si ce n'est être saint que de posséder tant de vertus? Chaque fois qu'il nous peignait avec sa maîtrise accoutumée cet idéal évangélique auquel Dieu invite ses élus, nous n'avions qu'à nous tourner vers lui pour en apercevoir la réalisation vivante. Il était vraiment le miroir de son propre enseignement, et un miroir qu'aucun souffle n'a terni. Ce qui nous ravissait surtout chez lui, c'était une régularité dans la perfection pour ainsi dire indéfectible. Nous avons tous connu de ces hommes, voire même de ces prêtres excellents dont l'exemplaire piété excitait à bon droit notre envie et que nous n'hésitions pas à classer parmi les serviteurs de Dieu. Combien de fois, cependant, notre oeil, le plus souvent amusé, mais d'autres fois peut-être un peu chagrin, n'a-t-il pas surpris jusque chez les meilleurs quelque-une de ces anodines faiblesses qui sont presque inséparables de l'humaine nature? Tantôt c'était une flamme rapide de vanité s'allumant dans l'oeil au souffle de quelque flatterie, le lendemain d'un succès et, tantôt, au cours de quelque repas plantureux, un vague pourlèchement des lèvres trahissant le réveil d'une vieille gourmandise. A d'autres moments, c'était une petite lueur d'ambition qui n'avait pas eu le temps de s'éteindre avant d'être saisie au passage ou bien un irrépressible sursaut de l'orgueil blessé en face d'une humiliation imprévue. Quoique ces taches furtives et très pâles déparassent à peine leur existence par ailleurs toute remplie d'abnégation et de dévouement, nous n'en éprouvions pas moins un léger choc chaque fois que, n'y veillant pas, ils laissaient ainsi réapparaître le bout de l'oreille du vieil homme. Or, quelque osé que puisse paraître l'avancé, je ne crois pas qu'il y eut jamais chez M. Lecoq de semblables surprises. Dans ce moment où je revois avec une surprenante netteté les quatre années de séminaire où j'ai vécu côte à côte avec lui, et où sa vie de tous les jours s'est déroulée devant mon regard attentif, je n'arrive pas malgré tous mes efforts à me remémorer une seule circonstance où son humilité ait subi

un accroc, où sa patience ait été altérée, où son esprit de mortification ait été pris en défaut, où sa douceur se soit même voilée. Et je ne puis m'empêcher de penser que s'il y eut la moindre fissure dans une vie aussi uniformément belle, comme il s'en trouve inévitablement dans toute humanité pétrie avec la glaise du premier péché, elle ne fut perceptible qu'à Celui qui voit tout du haut des célestes demeures.

Cette impression de sainteté que tous, au Grand Séminaire, nous avons si vivement ressentie au contact de M. Lecoq, réussirai-je à la faire partager avec une intensité pareille à tous ceux qui n'ont pas eu le même avantage et à qui présentement je m'adresse? C'est ce que je souhaite, mais sans oser m'y attendre. En effet, après avoir essayé de dire ce que j'ai connu de sa science étonnante, il me reste à montrer ce que j'ai pu connaître de sa vertu plus étonnante encore. Cette seconde partie de ma tâche n'est certes pas la plus aisée et en l'abordant je me sens un peu confus. Que peut valoir en matière aussi haute la déposition d'un témoin dont je suis le premier à reconnaître l'indignité? J'ai parfaitement conscience que mes souvenirs sont un bien pauvre pavois où élever, non plus un vainqueur de l'intelligence, mais un triomphateur du ciel. Cependant, persuadé que l'hommage le plus humble tire au moins quelque valeur de sa sincérité, j'apporte le mien résolument à la sainte mémoire que je me suis proposé d'honorer, et dût-il ne contribuer qu'un iota à sa glorification si justement méritée, je croirai qu'il n'a pas été perdu.

Comme tous les vrais saints, comme tous ceux qu'une prédestination appelle à l'héroïsme d'une vertu surhumaine, M. Lecoq avait été doué d'une âme naturellement ardente. Il ne fallait pas observer bien longtemps ce prodige d'humilité soumise pour deviner qu'il appartenait quand même à une race courageuse et fière. A force d'abnégation et de détachement, il avait pu s'envelopper extérieurement d'une inélegance voulue qui lui était un rempart contre l'orgueil, mais il n'est jamais parvenu à abolir en lui cette distinction native qui est l'apanage inaliénable des natures d'élite. S'il ne possédait pas cette noblesse du nom qu'assurent des parchemins,

il possédait incontestablement cette noblesse du cœur que transmet une saine hérédité. J'ai déjà dit comme il lui répugnait de parler de tout ce qui lui était uniquement personnel; il ne fut jamais de ceux qui pavent soigneusement la voie à leurs biographes et encore moins de ceux qui y placent des écriteaux. Chaque fois que, désireux de connaître un peu plus d'une existence d'un si haut prix, l'on s'aventurait, après les détours insidieux, à l'interroger sur son passé, il souriait de la curiosité indiscrete et l'écartait aussitôt, n'imaginant pas qu'un aussi pauvre sujet pût mériter la moindre attention. Inutile de dire qu'il ne se montrait pas plus communicatif sur le compte de sa famille. Ayant lu, il y a quelques années, dans les Annales de la Soeur Morin que la Vénérable Marguerite Bourgeoys, à la veille de son premier embarquement pour le Canada, avait vécu quelques jours à Nantes sous le toit d'un marchand nommé Monsieur Lecoq, je me mis à penser que notre M. Lecoq à nous, qui est de Nantes aussi, pouvait être un descendant même direct de cet hospitalier marchand du XVIII^e siècle et je n'eus rien de plus pressé que de courir à lui afin de confirmer mon impression, car, pour qui connaît les liens historiques qui unissent dans leurs origines canadiennes la Compagnie de Saint-Sulpice et la Congrégation de Notre-Dame, il était assurément piquant de retrouver après trois siècles un supérieur des Messieurs de Montréal lointainement associé par un ancêtre breton à la vie de l'illustre fondatrice de la Congrégation. Très candidement, M. Lecoq me répondit qu'il ne se croyait en aucune façon apparenté à l'hôte de la Mère Bourgeoys, son homonyme, mais il ne parvint pas à me désillusionner tout à fait, car il avouait en même temps n'avoir à sa dénégation d'autre raison que sa propre famille avait été de tout temps trop humble et trop pauvre pour avoir joui sous Louis XIV d'une importance même bourgeoise. Nous savons aujourd'hui qu'inconsciemment influencé par sa grande modestie, il s'est trop facilement persuadé de la bassesse de son extraction et qu'il a quelque peu exagéré sur ce point. En fait, il appartenait par ses origines à ce qu'il y a au fond de meilleur en France, la race si profondément chrétienne des Bretons fiers et têtus. Ses parents éminemment respectables n'avaient peut-être pas été favorisés de la fortune, mais



MONSIEUR LECOQ

Vers 1895

ils pouvaient se glorifier d'un patrimoine autrement précieux qui avait été accumulé et accru par le labeur honorable de plusieurs générations et était fait à la fois d'honnêteté et de dignité personnelle. Il n'est pas rare, on le sait, que le sang de tel rejeton d'une souche populaire charrie avec ses globules infiniment plus de noblesse véritable que le sang de tel fils des anciens preux qu'ont épaissi des siècles de dégénérescence continue. Mais c'est avec les meilleurs que M. Lecoq lui-même pourrait être mis en balance. Personne n'a eu un plus vif sentiment de l'honneur et n'en a moins connu la fausse superstition; personne n'a été capable d'un dévouement plus passionné et ne l'a moins affiché; personne n'a respiré un plus indomptable courage et n'en a fait parade moins souvent. Le sang qui bouillait dans ses veines était véritablement un sang de feu comme aucun coeur n'en a filtré dans une poitrine. Un témoin que j'ai déjà cité a rappelé comment, lorsqu'il était encore tout jeune prêtre à Issy, la flamme intérieure dont il était consumé et qui ne demandait qu'à éclater, trouvait heureusement une issue en classe et donnait à son enseignement une extraordinaire ferveur. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Comment se reporter par la pensée à cette époque de son ardente jeunesse sans songer aux vingt-deux ans si proches de Bernard de Clairvaux dont Bossuet a peint en des traits si vivants l'emportement fougueux? "Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur! quelle impatience! quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant ne leur permet rien de rassis et de modéré... Cette verte jeunesse, n'ayant encore rien de fixe et d'arrêté, est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions..." C'est bien ainsi que je me représente M. Lecoq à l'aurore de sa vie: un jeune arbre aux pousses vigoureuses où pétille une sève irrésistible sous l'écorce encore tendre; un vaillant coursier que la fièvre impatiente et qui, dressé déjà sur ses jarrets, frémit de tout son corps à l'appel de la route; un athlète magnanime dont tous les muscles se tendent et qui brûle de s'élaner dans le stade à la conquête des lauriers. Mais à l'âge où saint Bernard, avant d'en prendre définitivement les rênes avec la fermeté que

l'on sait, s'abandonnait encore à ses passions véhémentes et continuait pour un temps d'en être le jouet furieusement ballotté, il les avait, lui, depuis longtemps déjà dominées, maîtrisées, domptées. Il avait été assez heureux de rencontrer dès le départ le seul objet digne d'occuper sa grande âme; toute la lave qui bouillonnait dans son coeur, il l'avait du premier coup canalisée vers l'autel. La flamme d'aucune de ses passions généreuses n'en fut pour cela diminuée; elle en fut au contraire avivée et purifiée. Il a connu l'amour dans ce qu'il a de plus pur, non pas l'amour inquiet qu'avilissent fatalement les préoccupations charnelles et qui n'est en définitive qu'un autre nom de l'égoïsme humain, mais celui qu'alimente seul un perpétuel sacrifice et qui se donne tout entier sans attendre de retour. Il a connu l'ambition dans ce qu'elle a de plus noble, non pas l'ambition frémissante qui ne rêve que de s'élever au-dessus des autres hommes, mais celle qui aspire à s'élever toujours au-dessus de soi-même. Quant aux autres passions qui partent du plus bas de notre boue terrestre et qui ne sont que de vulgaires appétits, il les avait abolies autant qu'elles peuvent être abolies dans l'humaine nature.

Cette ardeur qui se trahissait si ouvertement à Issy vers 1870, un observateur superficiel ou de passage ne l'aurait peut-être pas reconnue en M. Lecoq, un quart de siècle plus tard, vers 1895; trompé par une humilité qui, surtout au repos, faisait sa personne si effacée et si indifférente, il aurait pu la croire éteinte ou pour le moins alourdie. Il n'en était pas de même de nous qui la retrouvions à tout instant derrière chacune de ses paroles et chacun de ses actes et qui, malgré la sourdine qu'y mettait une volonté toujours soucieuse de la contenir en ses justes limites, la devinions aussi entière, aussi vivante qu'au premier jour.

Elle se manifestait particulièrement dans son esprit de religion, dans l'expression de sa foi si profonde. J'ai déjà essayé de dire, mais bien imparfaitement, hélas! ce que fut sa chaleureuse éloquence. Dans chacune de ses paroles vibrerait l'accent d'une conviction passionnée. A certains moments du discours l'on eût dit le crépitement d'une flam-

me d'incendie, tant était intense le foyer où s'allumait son verbe brûlant. Sans contorsions aucunes, sans tonnerre de la voix, presque sans gestes, il n'avait rien de la Pythonisse sur son trépied; mais ce qui le soulevait, ce n'était pas moins l'enthousiasme dans son sens le plus profond: Dieu était en lui. En effet, la chaleur sans exemple qui anima toujours son éloquence naissait presque uniquement de sa ferveur de croyant et elle ne s'en distinguait pas. On peut dire qu'il n'a jamais pris la parole que pour chanter sa foi, pour conquérir à sa foi ou pour défendre sa foi. En quelque circonstance que ce fût et quelque thème qu'il abordât, il ne fut jamais autre chose qu'un confesseur du Christ. Par toutes les voies où il le faisait entrer, littérature ou ascétisme, théologie ou histoire, son discours conduisait l'auditeur triomphalement et sans heurt à la même fin unique: la glorification de Dieu. Personne n'aurait pu s'approprier avec plus de justesse la belle parole du psalmiste: *Credidi propter quod locutus sum* , j'ai cru et c'est pourquoi j'ai parlé.

Cette foi ardente ne se trahissait pas avec moins de force à l'église, et là encore par sa voix. Lorsqu'il priait en sa stalle, son attitude n'était que la peinture du recueillement le plus complet et lorsqu'il célébrait sa messe basse du matin, nous ne pouvions être édifiés que par sa tenue éminemment sacerdotale. Dieu seul pouvait dire ce qui se passait alors dans son âme. Il en était autrement lorsqu'il officiait à la messe solennelle du dimanche. Sa ferveur qui se dissimulait auparavant dans les replis cachés du coeur, s'extériorisait pour ainsi dire grâce au chant liturgique et livrait sans s'en douter son secret. Quel beau concert il donnait alors à Dieu, et même aux hommes, pourrais-je ajouter! Ce n'est pas qu'il disposât de moyens au-dessus de l'ordinaire. Quoique personne, je le pense, ne puisse se vanter de l'avoir entendu chanter ailleurs qu'à l'église, il était sans conteste musicien dans l'âme, mais, j'ai eu plus haut l'occasion de le dire, sa voix, bien que forte et vibrante, ne comportait pas de charme particulier. Quoi qu'il en soit, si l'on a pu entendre quelquefois dans la chapelle du Grand Séminaire des voix d'un timbre plus mélodieux et plus doux, je ne crois pas que

l'on y en ait entendues qui aient su tirer des saintes paroles de notre merveilleuse liturgie autant de leur sens chrétien ni qui les ait fait résonner avec autant de fierté. Les messes chantées par M. Lecoq restent parmi mes plus vivants souvenirs. Il y a en particulier certaine de ses préfaces qui n'a jamais cessé d'habiter mes oreilles, pourtant peu hospitalières aux sons musicaux. Une longue accoutumance nous a tous familiarisés avec la préface de la messe et la plupart de ceux qui me lisent trouveront sans doute plaisant qu'on prétende recevoir d'une pièce aussi simple autre chose qu'un choc purement religieux. Je le répète, je suis aussi peu musicien que possible et, après m'être baigné comme tout le monde pendant vingt ou trente ans dans maints concerts, je ne sais pas si encore aujourd'hui je pourrais distinguer un dièse d'un bémol, mais je tiens mordicus à mes droits de barbare et ne connaissant d'autre criterium de beauté que ma propre émotion, je revendique la liberté d'être ému sans le secours des autorités esthétiques. On assure que le célèbre Garrick, à force d'art, réussissait à tirer des larmes de son auditoire rien qu'en récitant l'alphabet. Il y a peut-être là une légère dose d'exagération, mais ce que je crois pour l'avoir entendu, c'est qu'à certains moments un croyant qui appartient à la race supérieure des saints et que dévore véritablement l'amour divin, peut prêter à un modeste chant d'église, en y mettant toute son âme, plus de grandeur et plus de vertu émouvante que n'en pourra jamais prêter à un oratorio de Haendel ou au Stabat de Rossini l'artiste le plus puissant, avec les seules ressources de son art prestigieux. La préface dont je parle est celle qui se chante à la fête de la Trinité et en d'autres occasions solennelles. Elle est, en quelques lignes, le plus magistral exposé que l'on connaisse du dogme fondamental de la religion chrétienne et le langage même, avec le concours rythmique des assonances répétées, y revêt une incontestable beauté. M. Lecoq, qui voyait concentrées dans le sublime raccourci de cette page de doctrine si chère à son cœur de théologien toutes les raisons qu'il avait d'être chrétien, semblait mettre à la rendre une ferveur toute spéciale. Il en faisait un acte de foi qui s'échappait de ses lèvres comme

un chant de triomphe. Lorsqu'il en venait surtout à ces mots où, s'adressant au Très Haut, le prêtre à l'autel abaisse précisément sa raison devant le mystère: *Quod enim de tua gloria, revelante te credimus, hoc de Filio tuo, hoc de Spiritu sancto, sine differentia discretionis sentimus*, de cette soumission même il semblait se faire tout à coup un immense orgueil et comme si, héraut de l'auguste Trinité, il eût voulu, par delà les murs de l'humble chapelle, faire entendre à toute la terre le cri éperdu de sa foi, sa voix devenait claironnante et résonnait sous les voûtes sonores avec l'éclat d'un air de buccin. Et cette préface dont il chargeait de tant d'allégresse les notes si simples, mon oreille peu sûre osait prendre sur elle de l'apparenter à l'*Exultet* du Samedi-Saint, cet autre chant magnifique où la joie chrétienne longtemps comprimée brise soudainement ses entraves au vent libérateur de la Résurrection et s'élançait dans l'air comme une fusée.

Nous reconnaissons également à son zèle que M. Lecoq n'avait rien perdu en son âge mûr de l'ardeur qui caractérisa sa jeunesse. Je ne parle pas seulement de ce zèle journalier qui se traduit par une régularité de vie jamais démentie, par l'application de toutes ses énergies au devoir du moment, par l'acceptation toujours joyeuse d'une tâche nouvelle, car le zèle ainsi compris, quoiqu'il soit en réalité le fruit toujours nouveau d'une lutte intérieure incessante, passe pour ainsi dire inaperçu à force d'être constant ou, du moins, pour les yeux distraits qui le regardent, ne semble pas requérir une ardeur particulière. Je parle du zèle qui éclate sous la poussée d'une circonstance imprévue, par exemple l'appel d'une âme en péril ou une attaque contre la sainte religion, et dont l'ardeur est d'autant plus visible que l'occasion en est plus rare et moins habituelle. Ce dernier zèle n'est pas sans danger, car il risque de manquer le but lorsqu'il est mal mesuré et certains dont le cœur n'était pas suffisamment équilibré par la tête ont payé cher l'imprudence de s'y être livrés. M. Lecoq savait heureusement tempérer l'impétuosité de sa nature par une prudence admirable. Maître de ses impulsions, il n'y cédait qu'à bon escient et jamais on ne le vit s'embarquer dans quelque galère sans savoir vers quel port elle cinglait. Il était d'ailleurs peu ami de l'extraordinaire.

Il croyait qu'il fallait une vocation bien exceptionnelle pour s'en aller crier : Malheur à Jérusalem ! sur les murs de la cité ou pour brandir publiquement, à l'exemple du Christ, un fouet vengeur. Cependant, lorsque le devoir l'exigeait, et que l'honneur de Dieu lui apparaissait véritablement en cause, il n'était pas homme à reculer devant l'appel de sa conscience, et alors il entra dans l'arène avec toute la fougue de son tempérament. Personne ne sut défendre avec plus de courage, contre quelque adversaire que ce fût, ce qu'il avait la mission de défendre. Qu'on me permette de rappeler une circonstance où son zèle, aussi raisonné qu'ardent, se manifesta, à mon sens, d'une façon particulièrement saisissante. C'était en 1895 ou 1896, je ne me souviens plus exactement de l'année. L'éminent archevêque de Baltimore, le cardinal Gibbons, venait de faire paraître, sous le titre de "*V'Ambassadeur du Christ*", un livre qui paraissait devoir être le vade-mecum de la jeunesse ecclésiastique aux Etats-Unis. Dans ce livre, dont on parlait beaucoup et qui était beaucoup vanté, il était traité longuement de la préparation au sacerdoce par le Séminaire. Malheureusement, sans que cela parût assez aux yeux ordinaires, il s'y trouvait un peu de ce levain d'américanisme qui fermentait alors chez nos voisins. Préoccupé de mettre au service de Dieu dans un monde nouveau et tout d'action une milice qui fût vraiment de son temps, le cardinal Gibbons ne cachait pas qu'il croyait à la désirabilité d'une modernisation des séminaires et, dans la formation sacerdotale, il faisait aux vertus que l'on appelait actives une part peut-être trop large aux dépens de ces vertus d'un autre âge que l'on appelait contemplatives. M. Lecoq n'avait pas besoin d'attendre la voix de Rome pour saisir ce qu'impliquaient de danger ces théories aussi attirantes que spécieuses. Il savait que si semblable doctrine, après avoir été poussée à ses dernières conséquences par d'autres plus imprudents encore, devenait jamais d'application pratique, c'était la mort à brève échéance de la vie intérieure, ce Palladium du sacerdoce dans tous les pays et dans tous les siècles. Et il songea alors tristement aux deux cents séminaristes américains dont Dieu lui avait confié la garde et qui, tout préparés à emboîter le pas derrière leur grand évêque national, partiraient peut-être un jour à

la conquête des âmes avec une grande soif de l'action, mais peu de goût pour la prière. Que faire cependant? Allait-il, simple capitaine de compagnie dans la grande armée de l'Eglise, prendre sur lui de morigéner l'un des généraux les plus valeureux et les plus justement réputés de cette même armée? Allait-il, après avoir toujours montré devant tout épiscopat une soumission d'enfant, se dresser contre un prélat illustre entre tous qui commandait à la fois le respect et l'admiration des deux hémisphères? La lutte toutefois ne dut pas être longue, car aucune de ces considérations ne valait devant l'obligation bien nette de défendre ses chers séminaires menacés dans leur raison d'être essentielle. Il n'avait pas dépensé vingt ans de sa vie à couvrir tendrement des âmes de prêtres pour accepter en silence qu'on les changeât en de pratiques "businessmen". Comme Isaïe il s'écria: *Vae mihi quia tacui*, malheur à moi si je me tais, et après que l'Ange du Seigneur lui eût, comme au saint prophète, passé sur les lèvres le charbon ardent de la justice, il parla lui aussi. Je n'oublierai jamais ce soir de lecture spirituelle où il lutta si vaillamment contre le colosse de l'Américanisme pour les Séminaires, espérance de l'Eglise. Une poule défendant ses petits n'y aurait pas mis une plus farouche énergie. D'un bout à l'autre, cependant, la bataille fut conduite à la vraie façon chrétienne, *suaviter sed fortiter*. Quel admirable mélange de charité et de force, de respect pour l'adversaire et de détestation pour l'idée! Pas un seul moment de la lutte il ne froissa un pli de la robe de pourpre du glorieux cardinal, mais, emporté par une véritable *furia francese*, il fonça sur son argument sans pitié, le laboura fièvreusement des coups de boutoir de sa tempétueuse éloquence et, après l'avoir bouleversé de fond en comble, n'en laissa que d'informes débris sur le champ du carnage.

A propos de cette ardeur qui ne s'éteignit jamais et resta en M. Lecoq toujours jeune, pourquoi hésiterai-je à parler enfin de son patriotisme? Quelque perdu en Dieu qu'il l'ait été, l'on aurait tort de croire en effet que

Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure.

Il n'a jamais craint de donner asile en son coeur à aucun des

sentiments élevés qui honorent non seulement le chrétien, mais l'homme, et s'il en est un qu'il y a accueilli avec une prédilection spéciale, c'est bien l'amour de la patrie, le plus noble de tous, ce que les Latins ont si proprement appelé *caritas patrii soli*. Dans une phrase qui étonne de la part d'une chrétienne et d'une Française, Alexandrine de la Ferronnays a écrit un jour que les saints, parce qu'ils aiment le ciel, sont indifférents à la patrie de la terre. Il n'y a rien de plus faux. Tout ce que Dieu exige de ses saints, c'est qu'ils l'aiment par-dessus tout; il ne leur défend pas pour cela d'autres amours qu'il leur a lui-même inspirés. Qui croira qu'un fils est dispensé d'aimer de toutes les forces de son âme sa mère selon la chair même après qu'il s'est arraché violemment de ses bras pour suivre le Christ? M. Lecoq n'a pas pensé que Dieu serait davantage jaloux s'il aimait plus que jamais sa patrie, cette autre mère, après l'avoir quittée pour lui sans esprit de retour et dans le même geste héroïque. Jeanne d'Arc, la Vierge lorraine, fut assurément une sainte en qui le Seigneur mit ses plus chères complaisances et pourtant où est celui ou celle qui brûla pour le pays de ses pères d'un amour plus fervent? Fort de cet exemple, M. Lecoq a aimé la France d'un amour sans égal. Ne pouvant, pas plus que Danton, l'emporter au-delà des mers à la semelle de ses souliers, il en a emporté dans son coeur le souvenir ineffaçable et tendre. Et cependant, chose qui au premier abord paraît assez singulière, il n'en parlait pour ainsi dire jamais. En dehors de deux ou trois circonstances où il a été appelé d'office à le faire, je n'ai pas mémoire qu'il ait jamais prononcé un éloge direct de cette France pour laquelle il avait une dévotion si haute. Jamais personne fut moins enclin à déverser sur ceux qui l'entouraient ses effusions patriotiques. Dans ces lectures spirituelles où pendant quatre ans je l'ai vu aborder tant de sujets si divers, je ne crois pas qu'il ait cédé une seule fois à la tentation de magnifier son pays et pas davantage au désir plus légitime de le défendre. Si le nom de la France se rencontrait au hasard du discours, il le saluait sans doute au passage d'un geste invisible du coeur, mais il ne s'y arrêta pas autrement. Nous savions bien cependant que s'il n'en parlait jamais, selon le conseil historique, il y

pensait toujours. Comme tous ses autres sentiments, son patriotisme était renfermé dans un sanctuaire intérieur, et ce n'était qu'en de rares occasions qu'on pouvait le surprendre.

Jamais, pour ma part, il ne me fut plus clairement révélé quel admirable patriote était M. Lecoq que le jour même où je l'entendis pour la première fois. Je n'étais encore que philosophe, ou, pour parler moins prétentieusement, élève au Séminaire de Philosophie. Lui-même était monté du Grand Séminaire nous prêcher une retraite préparatoire à la tonsure. Il paraphrasait ce jour-là le très beau psaume de David qui commence par ces mots : *Dominus pars haereditatis meae*, et qui est comme le serment d'allégeance du nouveau clerc lorsqu'il s'enrôle dans la milice de l'Eglise. Assimilant en effet notre rôle à celui de combattants sous un étendard, il s'enleva en terminant dans une péroraison embrasée sur la fidélité au drapeau.

Après nous avoir, en quelques phrases animées d'un souffle héroïque qui allait toujours grandissant, adjurés de ne jamais abandonner notre drapeau à l'ennemi pour quelque raison que ce fût et de mourir auparavant pour lui, il nous peignit avec un lyrisme frémissant ce qu'est pour le vrai soldat un drapeau, de quelque nom qu'il s'appelle, pennon sous Charlemagne, oriflamme sous saint Louis, bannière sous Jeanne d'Arc. Il le montra promené sur un front de bandière au milieu des acclamations d'une armée délirante, ou, salué des vivats de tout un peuple lorsqu'il se déploie sous les arches triomphales au lendemain d'une victoire; il le montra surtout flottant au-dessus des batailles, défiant balles et boulets, point de mire de tous les regards, jamais plus glorieux que lorsqu'il est en lambeaux, semant la consternation autour de lui s'il est sur le point de faiblir et au seul redressement de sa hampe relevant à l'instant les courages. Et dans une dernière explosion d'enthousiasme, il nous dit le pourquoi de la vénération inouïe dont le drapeau est partout entouré et qui fait qu'un homme de coeur se fait tuer à ses pieds plutôt que de le rendre; c'est que ce morceau d'étoffe est plus qu'un symbole, il est presque un être vivant, puisqu'il renferme en ses plis avec l'honneur d'une armée l'âme même de la patrie.

C'étaient des paroles que nous avions déjà lues ou elles faisaient battre nos tempes d'une émotion toute nouvelle ce jour-là un son que nous ne leur connaissions pas encore : entendues, de ces paroles qui trouvent si facilement un écho dans les coeurs neufs de vingt ans. Elles avaient cependant et courir en nos veines un frisson que nous n'avions pas encore éprouvé. Pourquoi ? Parce qu'avant de passer sur des lèvres déjà vieilles, elles sortaient d'un coeur qui n'avait que vingt ans lui aussi. Il y avait en effet dans cette exaltation d'une sincérité si candide et d'une fraîcheur si naïve un parfum de jeunesse retrouvé auquel on ne pouvait pas se méprendre. Tandis qu'il célébrait avec des accents si passionnés ce drapeau dont il ne craignait pas d'offrir la religion à celle du prêtre comme son modèle humain le plus proche, j'imagine que M. Lecoq revivait les jours lointains où, sans doute, enfant déjà cocardier, il accompagnait à travers les rues de sa ville natale, en accordant ses petits pas au roulement du tambour, les régiments qui rentraient victorieux de Magenta ou de Solferino, où surtout il couvait de ses regards pieux l'étendard aux couleurs de flamme qui, là-haut, au-dessus de sa tête, claquait au vent de la gloire. C'était l'âge où dans sa petite âme assoiffée d'idéal, sans savoir dans quelle armée, celle du ciel ou celle de la terre, il enrôlerait un jour sa vaillance intrépide, il rêvait obscurément de sacrifices héroïques. A-t-il rencontré Lamoricière, l'illustre vaincu de Castelfidardo qui fut de Nantes comme lui ? Je n'en sais rien. A-t-il été au lycée le camarade de Villebois-Mareuil, le glorieux héros du Transvaal et un autre nantais, qui n'était son cadet que d'un an ? Je n'ai pas pu m'en assurer. Ce qui est certain, c'est que mieux que le concitoyen, il était le frère par l'âme de ces deux paladins d'autrefois égarés dans notre âge. Chevaleresque comme eux, il s'enflammait pour toutes les nobles causes. Au moment où nous l'écoutions dans ce sermon de retraite d'une si martiale allure, il nous était impossible de douter que, comme il serait mort pour son Dieu, il se serait également fait hacher en morceaux avant de rendre son drapeau. Sa vie sacerdotale s'est écoulée presque entière dans un pays de foi tranquille où la fleur rouge du martyr ne se cueille plus depuis trois cents ans et où l'épreuve du

suprême sacrifice est rarement offerte aux pacifiques soldats du Christ, mais l'occasion lui a été donnée au moins une fois de prouver qu'il savait regarder la mort en face et l'attendre avec tout le courage d'un soldat. C'était en 1871 pendant la Commune, alors que le Séminaire d'Issy fut pendant un temps assez long aux mains des bandits fédérés. Il y a environ vingt ans, dans le *Bulletin des Anciens Elèves de Saint-Sulpice*, un témoin a fait de ces jours terribles un récit émouvant. On y lit comment M. Lecoq, jeune prêtre ordonné de la veille, fut un des trois sulpiciens qui restèrent courageusement à leur poste, alors qu'ils avaient eu le temps de fuir. Sans jamais broncher devant les menaces ou les insultes et toujours à deux doigts d'être traîné au mur de la Roquette pour y être abattu d'une balle comme le furent plusieurs de ses confrères, il n'eut d'autre occupation que de soigner avec un dévouement inlassable les malheureux blessés que lui amenaient les communards, ses probables bourreaux. Pendant plusieurs semaines, il attendit avec un calme souverain la mort qui ne vint pas. Il ne fut sans doute sauvé que parce que Dieu nous réservait à nous la grâce de son admirable apostolat.

Ai-je besoin de dire que lorsqu'il évoquait devant nous, comme un symbole universellement applicable, ce drapeau idéal qu'il faut aimer, qu'il faut défendre et pour lequel il faut mourir au besoin, M. Lecoq songeait pour lui-même et dans son for intérieur à un drapeau plus proche, celui de la France, celui de son pays?

Etabli à demeure au milieu de nous par la volonté de la Providence et s'attendant à y mourir, M. Lecoq s'était profondément attaché à notre terre canadienne. Alors que sur la simple parole du Maître il se fut dirigé vers n'importe quel rivage avec le même esprit de détachement et la même abnégation souveraine, il se sentait privilégié d'avoir été conduit vers le peuple le plus voisin de cette âme française dont il était lui-même pétri. La même foi, la même langue, le culte des mêmes souvenirs, tout concourait à lui faire accepter notre Canada plus rapidement qu'aucun autre comme une seconde patrie. Aussi n'hésitait-il pas à l'associer dans son

coeur et, pour ainsi dire, sur un même plan, avec son propre pays natal. Ce sentiment, je le retrouve exprimé en toutes lettres dans un de ses billets que j'ai en ce moment sous les yeux, et avec un accent de vérité qui ne peut pas tromper. A un de ses correspondants qui l'a entretenu en passant d'un possible rapprochement intellectuel et moral entre le Canada et la France, il ne peut se tenir de déclarer combien il est vivement touché "de ce désir constant d'union entre ses deux patries".

Certes, le compliment a une rare valeur et il nous serait difficile d'en souhaiter d'une simplicité plus touchante et d'une délicatesse plus noble, mais quoiqu'il ne soit pas permis d'en suspecter la sincérité, ce serait s'illusionner étrangement que de l'accepter dans sa forme absolue. De même qu'on ne peut pas avoir deux mères, personne ne peut avoir véritablement deux patries. Il y a une hiérarchie dans l'amour, comme il y en a une dans la société. De quelque sympathie affectueuse qu'il ait entouré le Canada, après y avoir été attaché si longtemps, M. Lecoq se serait menti à lui-même s'il n'avait pas toujours conservé dans son coeur à la France sa mère, la place la plus chaude. Placé comme il le fut entre deux attractions rivales, celle du devoir et celle de la nature, il nous fait songer à ce Silvanus dont M. de Vogué a exhumé le poétique testament et qui, entraîné par un navire loin du rivage natal, sentait la moitié de son âme retenue au passé et l'autre moitié poussée vers l'avenir. Mais les fibres les plus tendres étaient incontestablement celles qui le rattachaient au passé, c'est-à-dire à la France.

M. Lecoq aimait son pays d'un amour d'enfant, de cet amour innocemment partial où il n'entre pourtant pas d'injustice. Sans rien marchander aux autres nations de la part de gloire qui leur revient, il ne lui venait pas à l'idée qu'elle fût comparable à celle de la nation française. Entre toutes les étoiles qui brillent au firmament de l'intelligence humaine, celles qui lui paraissaient jeter l'éclat le plus pur étaient invariablement celles qui resplendissaient dans le ciel de la France. "Je n'ai pas vu à Harvard, écrivait-il un jour à un de ses jeunes amis, sans un tressaillement de joie et de fierté les

bustes des quatre plus grands orateurs. Auprès d'un Américain que je ne veux pas apprécier, que j'ignore, il y avait Demosthène, Cicéron, Bossuet." Et il ajoutait avec un orgueil candide: "Bossuet, le plus grand de tous." Jamais enfant de la France ne fut plus reconnaissant envers Dieu de l'avoir fait naître sur un sol qu'il estimait béni entre tous, au pays de la grâce, au pays de la clarté, au pays de la vaillance. Dans la sincérité de son âme, il ne croyait faire de tort à personne en plaçant au-dessus de toutes les pensées, la pensée française, au-dessus de tous les courages, le courage français, ni même au-dessus de toutes les vertus, la vertu française. En effet, il n'y avait pas même la façon de prier Dieu qui ne lui parût en France d'un prix supérieur à toute autre. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que ce conseil qu'il donnait un jour à l'un de ses disciples au moment de son départ pour ses années de solitude: "Allez et fortifiez-vous dans cette solide piété française que Bellarmin préférerait tant à celle de l'Italie."

En faisant paraître ainsi dans son patriotisme cette légère pointe de chauvinisme, je n'ai pas craint un seul instant de diminuer le respect qui est dû à la mémoire vénérée de M. Lecoq. Son chauvinisme, si tant est qu'on puisse appeler de ce nom une fierté nationale si abondamment justifiée, n'était que l'épanouissement naturel et attendu du plus honorable peut-être des sentiments humains et il s'accommodait à merveille avec la plus complète vertu. Inoffensif entre tous, il n'était fait ni d'outrecuidance ni d'agressivité. Il avait surtout l'avantage de ne s'étaler jamais. Sur ce chapitre délicat, en effet, M. Lecoq s'étudia toujours à garder la réserve à la fois la plus digne et la plus prudente. Non seulement, il était impossible de découvrir en lui la moindre trace de cette jactance dont on a fait à un trop grand nombre d'autres un reproche et qui, à force de puérilité méprisante, amuse encore plus qu'elle ne froisse, mais, aussi bien dans la conversation que dans le discours public, il évitait pour ainsi dire systématiquement de se laisser entraîner à aucune de ces effusions qu'inspire si aisément un juste orgueil national et que les circonstances autorisent parfois de si légitime façon.

Le patriotisme était pour lui un sentiment qui ne se traduit véritablement qu'en actes et qui, loin de gagner à se répandre en paroles la plupart du temps intempestives, y perd le plus souvent. S'il avait été Canadien et s'il avait eu quelque part dans nos propres assises nationales, personne n'aurait été plus que lui ennemi de ce que l'on a appelé chez nous le Saint-Jean-Baptisme, ce patriotisme tout en voix qui se résume à une loquacité exubérante et par où nous ressemblons trop souvent à ces ténors d'opéra qui s'évertuent à crier : Marchons ! sans toutefois bouger d'une semelle. M. Lecoq qui, je l'ai déjà fait observer, possédait à un rare degré cette vertu éminemment aristocratique, la pudeur du sentiment, n'eut jamais aucune inclination à prendre le public pour son confident. Il estimait que ce n'était pas sans une profonde raison que Dieu avait voulu que notre cœur se portât en dedans. Ce n'est que dans les quelques bribes de sa correspondance intime qui nous ont été heureusement conservées que nous voyons percer ici et là cet amour de la patrie dont il entretenait la flamme intérieure avec un soin si jaloux. Cette correspondance avec quelques amis de choix était à son cœur trop chargé comme une indispensable soupape qui l'empêchait d'éclater.

Il y eut quelques circonstances cependant où M. Lecoq se trouva dans l'obligation de parler ouvertement patriotisme. C'était, lorsque à titre d'un des représentants les plus respectés de la France en ce pays, il était officiellement invité à participer à quelque célébration nationale française. Jamais ses compatriotes ne l'ont trouvé sourd à de semblables appels. De quelque coin qu'elle partit, dès qu'il avait cru reconnaître la voix de la France, il répondait : Présent ! Plusieurs doivent se souvenir encore du trouble profond où il jeta pour un assez long temps certaines âmes pusillanimes en acceptant de porter la parole devant l'association connue sous le nom de la France républicaine. Sur un moins vaste théâtre, il y eut quelque chose du scandale causé par Mgr Lavigerie lorsqu'il osa prononcer à Alger son fameux discours du ralliement. Pas plus que le grand évêque africain M. Lecoq ne s'émut de la tempête soulevée autour de lui, car il avait la conscience d'un

devoir accompli. Fidèle à sa conception du patriotisme, il n'avait accepté de parler en cette circonstance que parce que sa parole était en même temps un acte. A plusieurs qui ne semblaient pas encore s'en douter, il apprenait que la France, quelque visage qu'elle revête, est toujours la France. Il proclamait qu'une âme bien née peut vibrer sans honte aux accents d'une Marseillaise, après qu'ils ont été purifiés de la scorie révolutionnaire par ce filtre à nul autre pareil, tout un siècle de gloire. Il attestait surtout que, moins qu'à aucun autre peut-être, il appartient à un coeur de prêtre de souffleter la face de sa patrie du pire des outrages, celui du reniement. C'est le même sentiment qui a fait tant de prêtres français, même parmi ceux que l'éloignement ou l'exil avait placés à l'abri des lois, courir à la défense de leur patrie menacée durant la dernière guerre. Ils n'ont pas voulu se souvenir des persécutions dont ils avaient été l'objet; ils n'ont vu qu'une chose et c'était que la terre sacrée des aïeux était en péril. Placés entre la triste alternative d'interrompre leur ministère de paix pour s'atteler peut-être à une oeuvre de mort et celle plus pénible encore de paraître sourd au plus déchirant des appels maternels, ils ne pouvaient pas balancer longtemps et, entre les deux devoirs qui les sollicitaient, ils ont noblement choisi, aux applaudissements du monde entier, celui qui était à la fois le plus pressant et le plus sacré. M. Lecoq lui-même a alors vu partir d'auprès de lui quelques-uns de ses plus jeunes confrères que leur âge marquait pour le sacrifice. Certes, il n'eut à aucun moment besoin de stimuler leur courage, mais je crois savoir avec quelle fermeté tranquille il les soutint dans leur fière résolution. Au moment où ils allaient s'éloigner pour leur douloureuse mais héroïque aventure, il les bénit et il me semble entendre sa voix toute frémissante d'énergie leur jeter, au dernier moment, comme suprême adieu, le cri qu'il nous jetait à nous-même, trente ans plus tôt, à l'entrée d'une autre arène: Mourez pour votre drapeau comme vous mourriez pour votre foi! Avec quelle alacrité n'aurait-il pas volé lui-même à la défense de son pays, s'il eût été plus jeune; avec quelle générosité n'aurait-il pas couru lui offrir et son sang et sa vie! Ceux-là seuls qui savent de quelle passion chevaleresque il aima sa France si

chère peuvent comprendre ce que son coeur a saigné pendant les cinq années de l'inénarrable martyre qu'elle eut à subir et dont il était lui-même le témoin impuissant. Mais, en retour, quel émouvant Te Deum d'actions de grâces il a dû chanter dans le secret de son âme, et avec toutes les forces de son être, le jour où la France, après un double miracle, émergea enfin victorieuse du plus terrible conflit connu dans l'histoire.

Chez quelques êtres d'exception, certaines qualités du coeur, quoique d'origine purement naturelles, sont amenées à un tel degré d'élévation et s'imprègnent à un tel point de l'idée chrétienne qu'elles en sont pour ainsi dire spiritualisées et s'assimilent presque à des vertus. Le patriotisme si fervent de M. Lecoq m'a semblé de celles-là et c'est ce qui fait que je me suis étendu avec un peu d'insistance sur cette manifestation particulièrement caractéristique de son ardeur. Tous les saints ont été foncièrement des âmes distinguées et, même lorsqu'elle a dû les arracher aux pires excès avant de les élever jusqu'aux cimes les plus hautes de la perfection, la grâce a travaillé sur une humanité de choix. La générosité, le sens de l'honneur, la fierté, la tendresse et la bonté sont autant de qualités natives qui prédestinent aux héroïsmes d'une vie sainte et que ne peut-on pas en attendre lorsqu'elles ont été surélevées, agrandies et purifiées par l'action du secours divin? La victoire la plus glorieuse, parce que la plus difficile, est la victoire sur soi-même, et la sainteté n'est pas autre chose. Pour y parvenir, il faut y mettre plus de vaillance, plus d'ardeur et plus de tenacité que n'en dépendent jamais les guerriers les plus intrépides dans les combats d'humains à humains. Celui à qui Dieu réserve ce triomphe souverain ne peut jamais avoir été un être banal. Ces vertus qu'il a fait fructifier, une prédilection providentielle avait commencé par en déposer les germes dans son coeur de chair. La grâce elle-même, on le sait, ne peut rien sans le secours de l'homme. Dans cette association mystérieuse du Créateur avec sa créature qu'est la vie chrétienne, il y a une première mise de fonds que nous sommes appelés nous-mêmes à fournir. Or, comment cet apport initial peut-il valoir autre chose que ce que nous valons nous-mêmes?

Qui ne reconnaîtra dans M. Lecoq un de ces vases d'élection amoureusement façonnés par le divin artiste pour y verser ses complaisances? Il avait été doué à l'envi de ces hautes qualités morales sur lesquelles la grâce n'a plus qu'à répandre sa rosée pour les faire germer en vertus mille fois plus admirables encore. Comme tout homme cependant, il avait la liberté redoutable de correspondre ou de ne pas correspondre à l'attente d'en haut. A cause de l'exceptionnelle richesse de sa nature, il dut même être sollicité plus vivement qu'un autre par les deux voies opposées qui s'ouvrent devant la volonté humaine, celle du renoncement et celle du plaisir. Nous savons laquelle il choisit. Après avoir délibérément tourné son âme vers la seule vraie vie, il ne lui a jamais permis de dévier de cette orientation première. Et c'est là que repose la grandeur de son mérite, dans la ferveur reconnaissante, dans la fidélité inlassable, dans la plénitude rare avec lesquelles il a tenu à rendre à Dieu les dons extraordinaires qu'il en avait reçus.

Cette ardeur dont j'ai parlé et qui était tout le fonds de son âme généreuse, il a su la plier au service de son souverain maître, et sous toutes ses formes. Il a transposé sa sensibilité si délicate en la charité la plus brûlante, sa volonté si forte en le renoncement le plus absolu et jusqu'à sa fierté si impétueuse en l'humilité la plus profonde.

Cela peut paraître un paradoxe de prétendre que plus l'homme est humble, plus il est grand, et, pourtant, pour qui sait réfléchir, il n'y a peut-être pas de plus incontestable vérité. Aucune grandeur d'âme n'est comparable à celle qui rend capable, sur un signe de Dieu, de s'attaquer victorieusement à son propre orgueil et, après s'être résolument terrassé, de signer sans le moindre regret le définitif renoncement de son être de chair, non seulement devant la divinité, mais devant la créature. C'est ce qu'un grand penseur, Ernest Hello, a appelé "la sublime prérogative de l'homme: le pouvoir de s'humilier." Bien peu ont été plus dignes que M. Lecoq d'exercer cette prérogative sublime et, je ne craindrai pas de l'ajouter, bien peu s'en sont plus magnifiquement prévalus. Entre toutes les vertus que nous admirions en lui,

s'il avait fallu décider laquelle nous édifiait davantage, nous aurions été assez embarrassés de choisir entre sa charité qui paraissait inépuisable et son humilité qui paraissait sans exemple, mais je me demande aujourd'hui si son humilité, en fin de compte, ne nous frappait pas plus vivement encore, à cause du contraste vraiment saisissant qui s'établissait à tout moment entre une modestie si grande et une valeur si rare.

M. Lecoq passait à nos yeux, et avec raison, pour un prodige d'humilité. Il ne nous semblait pas qu'il fût possible de pratiquer avec une candeur plus franche l' *Ama nesciri* . L'on sentait que son véritable bonheur eût été, s'il l'eût pu, de vivre ignoré, à l'abri des regards, seul avec Dieu. C'était visiblement pour lui une souffrance, lorsque les exigences de sa situation ou le sentiment du devoir l'obligeaient à affronter un public quelconque, en dehors des murs du Grand Séminaire. S'il était appelé quelque part à prendre la parole, il calculait astucieusement la longueur de la route, afin de n'arriver qu'à l'heure précise et de couper court autant que possible aux réceptions protocolaires. Aussitôt sa tâche accomplie, il ne songeait qu'à se dérober le plus prestement qu'il pouvait aux remerciements et surtout aux félicitations de ses hôtes. Souvent l'on n'avait que le temps de se retourner et il était disparu, évanoui comme une ombre. Parfois, tandis qu'on le guettait à une porte pour au moins le saluer au passage, il avait trouvé le moyen de se faufiler sans bruit par quelque autre issue qui s'offrait, et si l'on eût couru à l'instant à quelque fenêtre, on eût pu le voir disparaissant déjà au premier tournant, penché comme une caravelle sous l'effort de la brise et cinglant de toutes ses voiles vers sa retraite heureuse. Peu à peu l'on finit par s'accoutumer au mystère de ces disparitions subites et, au bout de quelque temps, personne ne s'en étonna plus. Mais là où un trop grand nombre, parce qu'insuffisamment avertis, ne voyaient qu'une timidité excessive, nous savions, nous, qu'il n'y avait qu'une répugnance insurmontable à occuper l'attention.

Il était difficile d'être, autant que M. Lecoq, imperméable à la vaine gloriole. Son admirable humilité, loin d'être

ternie par le succès, en semblait au contraire ravivée. Jamais elle ne brilla d'un plus vif éclat qu'au milieu de ses plus beaux triomphes oratoires. Dieu sait pourtant que, parmi les innombrables pièges tendus à l'orgueil, et aussi bien à la vanité de l'homme, il n'y en a peut-être pas de plus subtil que l'éloquence. Même parmi ceux qui, du haut d'une chaire, prêchent la divine doctrine, il en est bien peu qui peuvent se flatter d'être parfaitement indifférents au jugement d'un auditoire. S'ils s'aperçoivent à un moment donné que leur éloquence impressionne, ils en sont heureux sans doute pour la parole de Dieu, mais ils en prennent aussi leur part. A leur préoccupation principale qui est incontestablement de toucher les âmes, il s'en mêle inconsciemment une autre qui est de charmer les esprits. Un mot du Père de Ravignan illustre bien ce danger insidieux. A un admirateur enthousiaste qui le félicitait un jour, au sortir d'un sermon, du succès triomphal qu'il avait remporté, le saint religieux se serait contenté, dit-on, de répondre : "Ce que vous me dites, mon ami, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous." Il est à peu près certain que le malin a dû commencer par tenter de souffler à M. Lecoq comme aux autres, quelques-unes de ces mêmes bouffées, mais je pense bien qu'à l'époque dont je parle, il y avait déjà des années qu'il y avait renoncé, sentant que c'était peine perdue.

Le jour où, pour la première fois, quelqu'un s'avisa de lui apprendre qu'il faisait de l'éloquence, M. Lecoq dut éprouver quelque chose de la surprise de M. Jourdain en apprenant que, sans le savoir, il faisait de la prose. Je ne crois pas, en effet, qu'il soit possible, d'être plus orateur et, en même temps, d'en avoir moins le soupçon. Chaque fois qu'il était applaudi, c'était pour lui une surprise nouvelle et, sous ce poids qu'il jugeait immérité, on eût dit qu'il courbait les épaules, comme pour se faire encore plus petit. En tout temps, d'ailleurs, l'extrême simplicité de son attitude, qui n'était même pas exempte d'une certaine gaucherie, laissait assez voir jusqu'à quel point le souci de plaire lui était étranger. Non seulement, il ne signola jamais à l'avance de ces morceaux de bravoure que recommandent les manuels et après lesquels on s'arrête, en recourant au classique artifice du

verre d'eau, pour laisser le champ libre au tonnerre des acclamations attendues; non seulement il ne tenait en réserve aucune de ces saillies spirituelles qu'il est de règle d'égrener le long d'un discours et au moyen desquelles on espère, en allumant un sourire, dégeler un public qui froidit; mais il ne se souciait même pas d'envisager ceux qui l'écoutaient, ne fût-ce que pour lire en leurs yeux les progrès plus ou moins vifs d'une persuasion qu'il ne pouvait pourtant s'empêcher de chercher. Lorsqu'il parlait, il paraissait presque toujours avoir les yeux fermés; et, à la vérité, ils l'étaient quelquefois bel et bien, surtout dans les occasions solennelles où il sentait plus vivement le besoin d'oublier qu'il était sur le pinacle. Son éloquence n'était que le feu de sa conviction intérieure; elle n'empruntait aucun secours du dehors. Il parlait, et, dans l'ingénuité de son âme, il laissait à Dieu de faire le reste.

Cet oubli de soi-même était chez lui d'une sincérité si évidente et d'une édification si haute qu'il obligeait pour ainsi dire tout le monde à en être complice. Aucun de ceux qui connaissaient M. Lecoq n'aurait voulu céder à la tentation de lui adresser le plus légitime compliment, quelque désir qu'il en eût. On sentait que la louange lui était plus pénible qu'à un autre l'injure et personne ne se serait résigné sans de graves raisons à troubler une semblable pudeur. Il est cependant arrivé à quelques personnages éminents de l'oser, sous le couvert de leur autorité supérieure. Placés entre la nécessité de blesser une modestie éminemment respectable et le besoin de reconnaître des services particulièrement précieux, ils ne croyaient pas devoir hésiter et, profitant de quelque cérémonie publique, ils forçaient quelquefois M. Lecoq à entendre de leur bouche un peu du bien que tout le monde en pensait. Quelque délicatement mesuré que fût l'éloge en ces circonstances, il était encore au-dessus des forces de celui sur qui il tombait, à tel point que, pour notre part, il nous semblait assister chaque fois à une exécution plutôt qu'à une fête. La pauvre victime, impuissante à se garantir de l'averse et ne sachant où se terrer, nous inspirait une sympathie si profonde et nous paraissait si sincèrement misérable que nous étions tentés de nous lever et de demander grâce pour lui. Qui dira ce que sont pour les saints ces sortes d'épreuves?

Plus l'humilité est grande, plus elle s'ignore. Il faut toujours se méfier de quiconque nous jette à la face son indignité, car il se peut qu'il n'en croie rien. Celui-là n'est pas humble vraiment qui prend sur lui de s'en décerner le brevet. Il était impossible d'être plus éloigné que M. Lecoq d'une semblable affectation. Ne parlant pour ainsi dire jamais de lui-même, il n'avait pas plus l'occasion de se diminuer ou de s'abaisser qu'il n'en avait de s'élever. Il n'était pas de ceux qui traduisent l'humilité en formules; il la vivait tout simplement. C'étaient ses actes seuls qui parlaient, et plus haut qu'aucune parole. Dans toutes les manifestations extérieures de son être, on lisait à son insu et comme en un livre ouvert le désir passionné d'effacement qui était en lui. Cette modestie souveraine transparaisait dans le regard qui ne s'arrêtait que forcé sur les personnes ou sur les choses et qui cependant n'avait rien de fuyant; dans le ton de la voix qui, soit qu'il s'élevât ou s'abaissât, gardait la même netteté de cristal et ne s'entachait pas plus d'obséquiosité que d'emphase; enfin, dans tout le maintien qui, sans être le moins du monde hésitant, était empreint de la retenue la plus discrète.

En pensant au peu de soin qu'il avait de son apparence extérieure et à la négligence souvent trop visible de son accoutrement, quelques-uns se sont demandé si M. Lecoq ne poussait pas un peu loin à ce point de vue ce que les ascètes ont convenu d'appeler le mépris de la bête. Il est certain qu'il fut toujours plus que médiocrement occupé de l'arrangement de sa personne. Ce n'est même pas assez de dire que l'élégance était le cadet de ses soucis. Sa soutane qui, à compter ses années de services, aurait eu droit à plus de chevrons que la tunique du plus ancien troupiér, avait perdu depuis longtemps l'éclat de sa pristine couleur et le modeste drap en était un peu élimé; son chapeau romain, un vétérán lui aussi, laissait voir sur son dôme à demi effondré les cicatrices laissées par vingt tempêtes et, avec ses ailes flasques, avait la mine dolente et fourbue d'un oiseau en détresse; son ceinturon, qui n'était pas de soie et dont la frange était réduite à sa plus simple expression, avait fini, de torsion en torsion, par s'atténuer en un simple cordon. En tout et partout, il

était d'une simplicité extrême. Plusieurs fois je l'ai vu sortir du Séminaire et s'engager sur la rue en serrant tant bien que mal contre son aisselle un énorme sac de coutil blanc ou rouge comme on en voit aux immigrants dans nos gares. C'était le linge d'un de ses séminaristes qui était revenu de chez la blanchisseuse, et que, par une attention véritablement maternelle, il avait pensé à lui apporter lui-même jusque dans sa chambre de malade à l'Hôtel-Dieu. Lorsqu'ils se retournaient alors pour suivre un peu plus longtemps de leur oeil amusé cet humble ecclésiastique qui, les yeux obstinément baissés, s'en allait tout droit devant lui, avec sa douillette fripée, son couvre-chef en démençe et ses lourdes galoches, et qui pliait littéralement sous le poids de son singulier fardeau, les promeneurs élégants de l'aristocratique rue Sherbrooke ne se doutaient certainement pas qu'ils venaient de croiser, non seulement l'un des prêtres les plus éminents du clergé canadien, mais l'une des têtes les mieux remplies de toute notre époque.

On aurait grand tort, cependant, d'assimiler M. Lecoq à ces originaux qui poussent l'insouciance de leur tenue jusqu'à la bizarrerie sordide et dont quelques-uns, même parmi nous, sont restés légendaires, moins comme objets d'édification que comme objets de répulsion. Il n'était pas de ceux qui élèvent la négligence corporelle à la hauteur d'une doctrine et il ne croyait pas que la crasse fût pour la vertu un indispensable bouillon de culture. S'il avait eu à intervenir dans la fameuse polémique qui s'engagea il y a quelques quarante ans entre Wilfrid Laurier et Jean-Paul Tardivel sur les rapports du savon avec le christianisme, je ne doute pas qu'il se serait rangé volontiers avec l'homme d'Etat libéral, champion des peuples qui se lavent, contre le journaliste ultramontain, champion des peuples sales. Quant à lui, il était aussi ennemi de la malpropreté que de la recherche. Sa chambre ne se distinguait que par une simplicité véritablement monacale; on n'y découvrit jamais la moindre apparence de désordre. Il en était de même de sa mise; elle n'était certes pas soignée, mais elle n'était pas davantage abandonnée. Elle n'annonçait qu'un esprit de pauvreté chèrement embrassé;

se maintenant pour ainsi dire d'instinct dans les bornes de l'honnête décence, elle n'eut jamais rien de débraillé ou d'incongru.

C'est que, chez M. Lecoq, l'humilité la plus profonde n'arriva jamais à noyer cette distinction originelle dont il avait été doué et qui lui était comme une seconde nature. Cet homme qui ne s'imposa jamais, en imposa toujours. Alors même qu'il s'ingéniait à se faire petit, il ne cessait pas d'être grand. Son voisinage seul suffisait à créer le respect. Dans nos récréations par exemple, s'il venait se joindre pour quelques instants à un groupe quelconque, il y avait dans toutes les âmes comme un tranquille remous qui se faisait subitement perceptible. Quelque chose de différent se reflétait sur toutes les figures, quelque chose qui n'était pas de la gêne et qui était de la contrariété encore moins. Chacun avait l'impression bien nette d'être devant une de ces présences qui élèvent et se sentait transporté avec elle dans une autre atmosphère plus haute et plus pure. Chaque fois je me suis remémoré ces beaux vers où Virgile a si admirablement traduit cette sorte de saisissement magnétique qui envahit irrésistiblement les esprits à la seule approche d'une personnalité supérieure :

*Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere silent...*

M. Lecoq, en effet, dégageait de toute sa personne une intraduisible dignité. Il n'avait pas cette dignité superbe et quelquefois pontifiante qui se peint dans l'allure, dans le port de tête et jusque dans le regard, mais il avait cette dignité vraie qui émane du caractère et qui transparait à travers tous les actes de la vie. Chacune de ses paroles était invariablement marquée au même coin de l'élévation la plus noble ; chacun de ses mouvements était empreint de la même gravité simple et sereine.

On raconte de Bossuet qu'ayant été surpris par la pluie dans le parc de Versailles, il n'accéléra pas sa marche pour cela et qu'à un de ses compagnons qui le pressait, il finit par opposer cette caractéristique réponse : "Un évêque ne

court jamais." M. Lecoq n'était pas évêque, mais, pas plus à l'invitation du plus gai soleil que sous l'impulsion de l'averse la plus violente, je ne me souviens de l'avoir vu courir. C'est un point de plus par lequel l'aigle du Mont-Royal ressemblait à l'aigle de Meaux.

Je ne me souviens pas davantage d'avoir entendu M. Lecoq rire aux éclats. Ce n'est pas qu'il fût en aucune façon sévère ou morose, car il aimait à répéter à son tour que les saints tristes sont assez souvent de tristes saints, et lui-même, à l'occasion, savait être gai; mais sa gaieté n'était pas de celles qui s'esclaffent et qui, en se répandant, rompent toutes les digues; elle n'avait même pas ce ton de jovialité qui est propre aux êtres bons, mais qui est en même temps l'indice d'une nature un peu grosse; elle était d'un ordre plus délicat et ne se manifestait guère que par le rapide éclat d'une flamme joyeuse illuminant son visage. Pareil à l'homme sage de l'Ecclésiaste, il n'ignorait pas le sourire, mais il souriait sobrement, *vix tacite ridebat*.

Et ce n'est là qu'un exemple du contrôle véritablement merveilleux qu'exerça en tout temps jusque sur ses moindres actes cet héroïque serviteur de Dieu. Il n'ignorait pas que c'est par l'ardeur que l'ardeur se refrène et tout ce qu'il en possédait lui-même il l'a généreusement employé à se dominer et à se vaincre. Toujours persuadé par son humilité qu'une incommensurable distance le séparait encore de la perfection rêvée, il n'y avait pas d'instant où il ne s'appliquât à s'élever par un effort nouveau. Comme l'aéronaute qui pour monter plus haut, toujours plus haut, jette continuellement du lest par-dessus les bords de sa nacelle, il s'allégeait sans cesse, et avec une impatience fiévreuse, du lourd bagage humain qui pèse sur toute âme et en retarde l'envol vers le céleste port. Jamais il n'a paru s'endormir un seul instant sur cette tâche incessante, jamais nous n'avons vu sa vigilance au moment de fléchir. Découvrirait-il quelquefois ou craignait-il de découvrir dans quelque tréfonds encore ignoré une misère nouvelle à guérir? C'est le secret de la sainteté qui voit avec des yeux infiniment plus aiguisés que les nôtres. Quant à nous, son renoncement nous semblait si absolu et si complet

que nous ne voyions pas par quelles attaches il pouvait encore être retenu à la terre. Pauvre entre les pauvres, soumis entre les soumis, chaste entre les chastes, personne n'a répondu avec une fidélité plus grande aux trois grands vœux qui font la couronne immortelle du vrai religieux. saint Benoît à Subiaco et saint Bernard à Clairvaux n'ont probablement jamais connu un plus vivant miroir de leur idéal monastique que cet humble prêtre, quoiqu'il n'eût pour cloître que le Grand Séminaire et pour robe de bure que sa simple soutane.

Ce que fut la pureté de M. Lecoq, il ne m'appartient pas de le dire. Elle fleurissait dans un jardin si secret que Dieu seul en a pu connaître la liliale candeur. La vérité est que nous ne pensions même pas à l'inclure parmi les vertus de notre vénéré supérieur lorsque nous nous essayions à en faire le compte. Elle était un peu comme la lumière du jour que nous ne voyons pas à proprement parler et qui cependant nous éclaire; à cause même de sa perfection sans rides elle se perdait pour ainsi dire dans la beauté générale de l'âme, comme une plaine uniformément blanche et où aucun accident de terrain n'accroche le regard se confond infailliblement avec la ligne du ciel.

Il n'y avait guère qu'une occasion qui nous était offerte d'en percevoir directement un reflet et c'était lorsque M. Lecoq obéissait au pénible devoir de nous éclairer sur les plus honteuses souillures qui déshonorent l'humaine nature et qu'il n'est malheureusement pas permis de laisser ignorer aux futurs médecins des âmes. Une visible souffrance était chaque fois écrite sur sa figure et l'on sentait qu'il n'y avait pas pour lui de plus douloureux sacrifice que d'avoir à respirer, ne fût-ce qu'un instant, l'odeur méphitique d'un pareil puits de corruption. Ses auditeurs eux-mêmes n'étaient qu'émerveillés de sa prudence impeccable et de son innocence angélique. Il était impossible d'allier à l'indispensable clarté une plus pudique réserve. Personne n'a jamais mieux montré comment on peut avoir à la fois

La tête dans le ciel et les pieds dans la boue.

Plus sûrement que la source d'Aréthuse qui, s'avancant au

milieu des flots amers de la Sicile, ne laissait pas de conserver la douceur et la limpidité de son onde, certains êtres aimés de Dieu ont le précieux privilège de se mêler aux flots les plus bourbeux sans altérer le cristal de leur âme.

Les médecins de Montréal qui ont assisté, il y a quelques années, à certaines conférences que M. Lecoq avait été invité à prononcer à leur intention particulière et qui étaient comme des "diaconales laïques", n'ont pu se faire qu'une idée encore incomplète de l'incomparable doigté avec lequel cet admirable prêtre savait manier les sujets les plus délicats, mais ils en ont assez entendu pour connaître à cet exemple combien est vrai le mot de l'Écriture: Tout est pur à ceux qui sont purs. *Omnia munda mundis*

Ai-je besoin de dire encore quel pauvre absolu a été M. Lecoq? Tous ceux qui l'ont connu savent qu'il ne possédait rien, qu'il n'ambitionnait rien et qu'il ne convoitait rien. Pas même son vêtement qui lui était fourni par la communauté ne lui appartenait en propre. Comme celle de tout sulpicien, d'ailleurs, sa cellule était d'une simplicité monastique; un modeste lit de fer pour le court repos de la nuit et, tout à côté, sur une petite table, une cuvette de faïence pour les ablutions matinales, c'en était à peu près tout le mobilier avec un prie-Dieu de bois nu où la trace des genoux apparaissait creusée. Et son cabinet de travail était à l'avenant. Sur l'un des murs, une croix sans crucifix, tout autour de la pièce quelques sièges avec un second prie-Dieu attendant les confessions et, au milieu de la pièce, une simple table chargée de quelques papiers et de la plus commune écritoire. Non seulement il n'avait pas de bibliothèque et ne possédait aucun livre, comme je l'ai rappelé déjà, mais l'on aurait cherché en vain autour de lui un seul de ces souvenirs que l'on tient tant à garder parce qu'ils proviennent d'un ami ou même une seule de ces reliques de famille que l'on conserve d'ordinaire avec un soin si jaloux. Il en était au point de ne pouvoir dire de quoi que ce soit, même de l'objet le plus minime: Ceci est à moi.

Mais il n'était pas uniquement détaché des biens de la terre, il l'était, on peut le dire, de tout appétit. Jamais la

surprise ne nous a été donnée de le voir céder à une fantaisie de curiosité, fût-ce même la plus innocente. Il n'y avait qu'une obligation d'état qui pût lui faire quitter son grand séminaire pour assister à une cérémonie quelconque. Se refusant jusqu'aux satisfactions de l'esprit, il n'eût pas, sans y être nettement obligé, fait un seul pas pour aller entendre soit un prédicateur de renom, soit un conférencier couru. Je suis convaincu que son cher Virgile lui-même aurait failli à le tirer de sa retraite, s'il avait pu, sous la conduite de quelque impresario nécromant, venir des bords élyséens jusqu'à Montréal pour y lire à un auditoire frémissant d'attente un chant nouveau de l'Enéide.

*

* *

L'esprit de détachement de M. Lecoq se traduisait de mille façons diverses, mais il ne se manifesta jamais mieux que par sa parfaite obéissance. Ce supérieur que la volonté de la Providence obligea presque toute sa vie à diriger les autres, avait une soif impatiente d'être dirigé. Le commandement était à son humilité comme une charge pesante et il ne se complaisait que dans la soumission. Aussi ne se sentait-il jamais plus heureux que lorsque la présence d'une autorité plus haute que la sienne en sa propre maison l'obligeait à descendre du faite au moins pour un temps et lui donnait la douce illusion d'être enfin rabaissé. La passion d'obéir avait fini par devenir chez lui aussi instinctive que l'est restée chez d'autres la passion de résister. Tous ses supérieurs, quels qu'ils fussent et à quelque degré qu'ils fussent placés, étaient pour lui l'objet d'une vénération presque enfantine. Sa soumission au Souverain Pontife était particulièrement admirable. Il fallait surtout l'entendre commenter une décision nouvelle du Père de tous les fidèles, qu'elle fût disciplinaire ou doctrinale. Quiconque ne l'a pas alors entendu ne peut pas connaître ce que contient d'entier et en même temps de touchant l'adhésion d'une volonté droite à une autorité souveraine et sûre. Quelquefois cette décision nouvelle bouleversait des usages anciens ou heurtait des habitudes reçues, et certains qui n'en apercevaient pas la sagesse, ne l'acceptaient qu'en discutant. Chez M. Lecoq, il n'y eut

jamais de ces marchandages impertinents ni de ces hésitations orgueilleuses. Du premier coup, il entra à plein collier dans la volonté de Dieu telle qu'interprétée par son Eglise, et il obéissait instantanément, sans calculer, avec une jubilante allégresse. Je n'ai connu pour ma part qu'un autre saint prêtre qui ait su parler du Vicaire de Jésus-Christ avec la même ferveur enthousiaste et lui offrir obéissance avec la même simplicité d'enfant. Et c'était encore un glorieux sulpicien, M. Colin.

Avec non moins de promptitude et d'alachrité qu'à la voix de Rome, M. Lecoq se soumettait aux prescriptions et même aux conseils de l'autorité diocésaine, aux ordres et même aux désirs de ses chefs immédiats. Jamais instrument ne fut plus docile. Sur un signe du maître à peine ébauché, il était déjà en action. Son désintéressement absolu était un démarreur d'une construction impeccable et qui répondait infailliblement à la première pression de la main.

M. Lecoq cependant n'eût pas été satisfait de ces occasions encore trop rares que lui offrait une direction soit pontificale, soit épiscopale, soit même conventuelle, d'exercer une vertu qui lui était chère entre toutes. Il avait besoin d'occuper son obéissance pour ainsi dire presque sans arrêt. Cet aliment de tous les instants, il le trouva dans la règle journalière. C'est là, en effet, dans l'observance minutieuse des mille et une particularités qui jalonnent une vie de communauté, dans la pratique assidue des innombrables petits devoirs qui sont la monnaie courante de toute existence pieuse, que M. Lecoq a pu déployer le plus à l'aise, et dans sa plénitude, l'incroyable esprit de renoncement qui était en lui. Les maîtres de l'ascétisme chrétien ont observé avec raison que le vrai triomphe de la vertu réside moins dans les grandes actions que dans une fidélité constante aux petites choses. Les mêmes chrétiens qui, à un moment donné, dans un noble transport, se sont montrés capables d'un véritable héroïsme, capitulent à tout instant devant les obligations morales les plus simples de la vie quotidienne. Quoiqu'il n'ait jamais paru ami de l'extraordinaire, il n'est pas impossible que M. Lecoq ait cherché à satisfaire son ardeur pénitente par quel-

qu'une de ces mortifications rares et de ces macérations de la chair auxquelles se sont complu tant d'autres serviteurs de Dieu. C'est, dans tous les cas, un secret qui est resté entre son Souverain Maître et lui et personne n'en a jamais rien su. Ce que nous savons, c'est que bien peu ont donné l'exemple d'une aussi parfaite régularité dans toutes les choses ordinaires de la vie. Au Séminaire, ce fut notre édification constante de le voir si invariablement fidèle à toutes les prescriptions de la règle, aux plus insignifiantes en apparence comme aux plus importantes. Alors que, même en ce temps-là, ses soins étaient réclamés de côtés si divers, il trouvait le moyen de suivre tous et chacun des exercices de la communauté avec plus d'exactitude que le séminariste le plus diligent. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, j'ose dire que les cinq doigts de ma main suffiraient amplement à compter le nombre de fois où, pendant les quatre ans dont je parle, on l'a vu s'absenter, non pas seulement d'un exercice de piété, mais d'un simple repas en commun et même d'une promenade du jeudi. Il avait beau être appelé au dehors durant les heures courtes de l'avant-midi par une séance du conseil ou quelque autre affaire urgente, rien ne pouvait l'empêcher d'être de retour à temps pour l'Examen particulier. Ce n'était qu'un court exercice de lecture précédant d'un quart d'heure le repas de midi. A beaucoup d'entre nous, dont la légèreté trouva trop souvent à s'y amuser, il n'apparaissait pas de toute première importance et semblait au contraire l'un de ceux dont on se serait le plus facilement dispensé sans remords. Uniquement parce qu'il était à la place voulue de Dieu, il resta toujours aux yeux de M. Lecoq aussi sacré que n'importe quel autre.

Cette régularité qui ne s'est pas une seule fois démentie, cette ponctualité qu'on ne parvint jamais à prendre en défaut, constituent, il me semble, un des plus beaux exemples d'obéissance qui se puisse rencontrer, et l'obéissance chrétienne portée à ce point n'est pas autre chose qu'une mortification de tout l'être, une mortification permanente, absolue, sans répit. M. Lecoq a été véritablement à chaque instant du jour une hostie vivante, et, pour ne lui avoir été offerte que

sur l'autel bas et sans éclat de la règle commune, cette hostie si pure n'en a pas été moins agréable au Très-Haut.

*

* *

Mais il est temps que j'en vienne, pour finir, à la plus belle de toutes les vertus de cette âme d'élite. J'ai osé dire tout à l'heure que l'inconcevable humilité de M. Lecoq avait peut-être été pour nous en fin de compte un sujet d'étonnement plus grand encore que sa charité si universellement admirée. Tous ont compris sans aucun doute ce que j'ai voulu laissé entendre. Nous pouvions être plus violemment saisis par le contraste que formaient tant d'abaissement et tant de grandeur, mais nous ne pouvions pas en être plus profondément impressionnés que par cet immense amour décollant du plus vaste des cœurs. L'humilité force notre attention et notre respect en nous heurtant; la charité fait mieux encore, elle nous conquiert tout entiers en nous enveloppant et en nous envahissant doucement comme une onde. D'ailleurs, on n'enlève pas à l'amour la palme qui lui revient de droit partout et toujours. *Amor vult esse sursum* ; là où il ne domine pas, c'est qu'il est absent. Or, le cœur de M. Lecoq en était rempli jusqu'aux bords. Tant que le souvenir vivra de ce prêtre admirable, l'on ne cessera pas sans doute d'extoller son humilité étonnante, mais l'on s'entretiendra surtout avec émotion de son exquise douceur, de son ineffable tendresse et de sa merveilleuse bonté.

La charité, au sens théologique du mot, est l'amour de Dieu pour lui-même et l'amour du prochain en tant que créature de Dieu. Je ne m'aventurerai pas à dire ce que fut dans un cœur comme celui de M. Lecoq le premier de ces amours, et l'on comprendra sans peine pourquoi. C'est une de ces matières sacrées sur lesquelles il vaut mieux se taire lorsqu'on n'en peut pas tout dire, ainsi que l'écrivait déjà Salluste d'un bien moindre objet: *Melius silere puto quam parum dicere*. Pour apercevoir un peu de la flamme dévorante dont brûlait à l'endroit de son Dieu notre saint directeur, il suffisait de le contempler à l'autel, lorsque, le visage illuminé par l'attente, il s'appêtait à faire descendre en ses

mains l'auguste Victime; il suffisait surtout d'entendre les accents de sa voix, lorsque, du haut de la chaire, il célébrait en des paroles de feu les joies grandioses du divin esclavage. Mais ce qui nous échappait et devait nous échapper toujours, c'était le colloque intime qui s'échangeait entre le créateur et sa créature, colloque délicieux et tendre dont le murmure ne bruissait que dans les profondeurs les plus secrètes de l'âme et n'était perceptible qu'aux seuls anges du ciel.

N'oublions pas, encore une fois, qu'il y a deux faces à la charité, l'une, incomparablement la plus belle, qui est tournée vers Dieu, et l'autre qui est tournée vers l'homme. S'il ne nous était pas permis de juger de la première en M. Lecoq autrement que par ses reflets, en revanche il n'y avait pas de barrière entre la seconde et nous. Elle resplendissait directement devant nos yeux et, avec quel doux éclat, chacun le sait. On peut dire que celle-là du moins nous a appartenu et il n'y a plus la même présomption à essayer d'en réveiller quelques traits.

De l'aveu de tous, il est difficile de pousser plus loin que M. Lecoq ne l'a fait la charité-amour du prochain. Il l'a pratiquée à un degré éminent et sous toutes ses formes, celle qui donne, celle qui pardonne, et, la plus admirable de toutes peut-être, celle qui se donne.

Cet homme qui n'avait rien à lui, mais qui n'avait embrassé la pauvreté avec tant d'empressement que pour lui-même, aimait à donner. Il ne savait pas seulement joindre les mains, il savait les ouvrir. Quoique ses fonctions l'eussent placé pendant la majeure partie de sa vie assez en dehors du chemin ordinaire des miséreux, les occasions ne lui manquèrent cependant pas d'exercer sa compatissante vertu. Qui dira toutes les aumônes qu'il a coulées en secret et dans des seins qu'on n'oserait soupçonner? Pour un grand nombre de ses séminaristes surtout, il a été une providence aussi discrète que généreuse. Même lorsqu'il se dissimulait le plus soigneusement, il devinait leur dénûment et il avait pour le soulager des trouvailles de délicatesse ingénieuse. J'en sais plus d'un en mon temps qui ont été ainsi secourus par lui

d'une détresse qu'ils croyaient ignorée. Comme toutes les personnes charitables dont la réputation de pitié est vite répandue, M. Lecoq avait même une certaine clientèle qui lui venait du dehors. Que de fois, me trouvant au parloir, je me suis croisé avec de pauvres hères à la mine besogneuse dont la présence était insolite en ce lieu. Au ton dont ils demandaient à voir Monsieur le Supérieur, il était difficile de ne pas reconnaître un quémandeur prospectif. C'étaient en effet la plupart du temps des épaves d'un autre monde en quête soit d'une situation, soit même d'un repas. Quelques-uns au moins, j'ai pu le savoir, étaient de purs gredins qui se gaussaient après coup de leur bienfaiteur. Pas un cependant ne se retirait sans avoir obtenu la promesse désirée ou le secours attendu. Le grand coeur auquel on s'adressait ne pouvait descendre à faire enquête sur la misère lorsqu'elle s'offrait devant lui; estimant avec saint Vincent de Paul que la charité doit tendre les bras et fermer les yeux, il eût mieux aimé courir au-devant de l'ingratitude que de manquer aux malheureux.

M. Lecoq ne pouvait en effet souffrir la peine chez les autres. Il était bien de ceux dont on dit qu'ils ne feraient pas de mal à une mouche. Jamais on ne l'a vu réprimander qui que ce soit, je ne dis pas avec colère, ni même avec dureté, mais avec la moindre brusquerie. Sa crainte de blesser était telle qu'il ne hasarda jamais aux dépens d'autrui la plaisanterie la plus innocente. Personne n'a moins connu que lui cet esprit de taquinerie dont on a dit qu'il était la méchanceté des bons. Il aurait pu être malin cependant, car il était naturellement spirituel, mais sa grande bonté l'en a toujours défendu. Je ne me souviens que d'une seule occasion où je l'aie vu montrer quelque malice et je suis payé pour m'en souvenir, car j'en fus la victime.

Il y a, au Grand Séminaire de Montréal, comme dans les autres séminaires, un usage très vieux qui veut que chaque clerc, dans le cours de sa deuxième année et aussi bien dans le cours de sa troisième, prononce un sermon, par manière d'apprentissage, devant la communauté assemblée. Par un arrangement assez singulier, ce sermon est toujours débité



MONSIEUR LECOQ
dans les dernières années de sa supériorité

pendant le repas du midi, de sorte que la musique du discours a pour accompagnement obligé le bruit des mâchoires, des fourchettes et des verres. L'orateur lui-même n'est pas censé influencer sur la durée de l'exercice qui reste régulière. S'il vient à bout d'éloquence avant que ses confrères aient eu le temps de satisfaire leur légitime appétit, il s'assied après l'Amen et occupe par une lecture à haute voix les minutes qui restent. Si, au contraire, il n'a pas encore su terminer lorsque toutes les serviettes sont déjà depuis quelque temps pliées, la sonnette du président s'en vient l'arrêter subito, lors même qu'il serait au plus fort d'un grand mouvement oratoire et il doit descendre de chaire avec son troisième point ou sa péroraison rentrés. J'en étais donc à subir à mon tour, et pour la première fois, cette épreuve redoutée. Mon sermon, comme tous les autres, avait dû être préparé durant les vacances précédentes. Malheureusement, lorsqu'il m'avait fallu le remettre à qui de droit, dès la rentrée, il n'était pas terminé. Quoiqu'il annonçât dans le début les trois points traditionnels, comme tout discours qui se respecte, il n'en couvrait en réalité que deux. Peut-être à cause d'un certain goût du non fini que l'on m'a quelquefois reproché, peut-être par simple paresse, je n'étais pas allé plus loin. A en juger par le développement généreux que j'avais donné à mes deux premiers points, il m'avait semblé qu'ils se mesuraient amplement avec l'appétit le plus long de la communauté et j'avais conclu que d'élaborer un troisième point qui ne serait certainement pas entendu, ce serait perdre inutilement un temps trop précieux. Si bien que je ne pensai pas un moment à m'inquiéter jusqu'au jour fatal. L'heure vint cependant où mon sordide calcul fut bien près d'être honteusement déjoué. J'avais compté sans mon débit dont je n'avais pas encore eu l'occasion d'éprouver la rapidité excessive. Tout à coup, je m'aperçus qu'au moment où mes estimables confrères achevaient de manger, j'avais déjà moi-même dévoré les quatre cinquièmes de mon discours. M'en resterait-il assez pour sauver ma défaite? Une première inquiétude me gagna et je commençai à ralentir sensiblement mon allure. Raisonnablement le port ne pouvait être encore bien loin, mais il importait quand même de ménager le combustible. Cepen-

dant mon texte se rétrécissait toujours et le signal d'arrêt continuait à se faire attendre. J'avais beau étirer ce qui me restait de phrases et même de mots en les scandant avec des pauses répétées, j'avais beau intercaler ici et là quelques bribes d'une improvisation extrêmement laborieuse, la catastrophe se faisait de plus en plus imminente. Dans un instant je serais nécessairement forcé de demander grâce et le ridicule de mon stratagème manqué paraîtrait à tous les yeux. Depuis assez longtemps déjà, je parlais au milieu d'un tragique silence, un silence qu'à trente ans de distance j'entends encore. Chacune de mes paroles détachée avec lenteur tombait avec un bruit morne comme des gouttes de pluie dans une vasque de plomb. Je prêchais sur la vertu d'espérance et cependant j'étais désespéré. De même que le roi Richard à Bosworth offrait son royaume pour un cheval, j'aurais volontiers échangé contre le coup de sonnette libérateur toutes mes chances à un futur évêché. Mon oeil suppliant ne quittait pas M. Lecoq, guettant la seconde où il esquisserait enfin le geste dont dépendait mon salut; mais, lui, il ne me regardait même pas; le regard ailleurs, il m'écoutait, imperturbable, et ses deux bras fermement croisés n'annonçaient aucunement l'intention de mettre fin à mon supplice. Les séminaristes eux-mêmes, qui ne se souvenaient pas d'avoir été retenus aussi longtemps devant leurs assiettes vidées, commençaient à se tourner vers la table du supérieur d'un air un peu ahuri. Ils ne croyaient pas qu'un tribunal si longuement éprouvé pût être fasciné par mon éloquence au point d'en oublier les heures et ils ne comprenaient plus rien à leur immobilisation prolongée. Enfin, au moment suprême où j'usais ma dernière syllabe, où la dernière planche me manquait sous le pied j'allais pour de bon m'effondrer, la sonnerie que je n'attendais plus éclata brusquement et dissipa d'un seul coup mon affreux cauchemar. Jamais plus doux bruit n'a frappé mes oreilles. J'avais été à un cheveu de ma perte et j'étais miraculeusement sauvé. Depuis ce jour, je crois sentir mieux que personne ce qui doit se passer dans le coeur du malheureux naufragé lorsque, suspendu sur un frêle radeau au-dessus de l'abîme, il aperçoit tout à coup une voile à l'horizon.

Cependant, ai-je besoin de le dire, ce merveilleux à-propos qui faisait coïncider si opportunément mon heureux repêchage avec mon épuisement final, n'était pas purement providentiel. On a compris que M. Lecoq était d'avance au fait du coupable écourtement de mon sermon. Il avait même mesuré la longueur de mon souffle et savait jusqu'à quel point précis il pouvait me tenir sur le gril sans qu'il y eût un réel dommage. Avec lui, en effet, la charité ne perdait jamais ses droits. Il avait bien voulu me servir une malice, qui était surtout une leçon, mais il avait vu en même temps à ce qu'elle ne fût pas trop cuisante. Un autre, uniquement malin, et par conséquent plus cruel, aurait poussé son avantage jusqu'au bout. Telle quelle, la leçon ne fut pas perdue. L'année suivante, lorsque je prêchai pour la seconde et dernière fois de ma vie, j'avais vu d'avance à ce que mon sermon fût bien complet, jusqu'à "la grâce que je vous souhaite" inclusivement.

*
* *

M. Lecoq, on vient de le voir, ne fut pas moins un maître de la charité qui pardonne. Comme représentant de Dieu d'abord, comme supérieur, il exerça toujours avec une miséricordieuse largeur la part d'autorité qui lui avait été déléguée. Il n'avait de sévérité réelle que pour lui-même. Il comprenait admirablement la faiblesse humaine et il y était compatissant. A la moindre preuve de résipiscence, il était prêt à passer l'éponge de l'oubli sur les manquements les plus graves. Lorsqu'une dure nécessité l'obligeait d'être, au lieu de la main qui relève, la main qui retranche, il ne s'y résignait qu'avec une tristesse profonde et après que toute la latitude que lui laissait sa conscience avait été dépassée.

Mais combien plus grande encore était sa facilité de pardon, comme simple chrétien. Il n'avait plus alors les mêmes intérêts supérieurs à défendre ou à faire respecter; il n'avait plus que lui-même et l'on sait ce qu'il valait à ses yeux. Comment aurait-il pu éprouver quelque ressentiment contre quiconque l'aurait rabaissé, méprisé, voire même injurié, lorsque, dans son profond amour de l'humiliation, il croyait fer-

mement cet abaissement justifié et ce mépris mérité? Il est vrai que l'on se représente assez difficilement comment un être quelconque aurait pu en vouloir à cet homme qui était lui-même si bon et le mettre de quelque façon que ce fut dans l'occasion de rendre le bien pour le mal. Qu'il en fût capable cependant et que même il l'ait fait, je crois en avoir une preuve assez touchante. Plusieurs de mes anciens confrères se souviennent sans doute d'un vieil abbé qui avait nom l'abbé Perrin et à qui l'Hôtel-Dieu servait d'asile vers la fin du siècle dernier. A intervalles plus ou moins réguliers, il se présentait au Grand Séminaire, demandait à voir M. Lecoq et, après être resté quelques instants enfermé avec lui, s'en retournait comme il était venu, toujours avec le même air lugubre et hagard. Ces visites nous intriguaient, car une sorte de mystère planait sur cette sinistre figure de deshérité et de vagues bruits qui ne se pouvaient préciser couraient autour de son nom. Tout ce dont on était certain, c'est que le malheureux était un peu détraqué et en proie à la sombre manie de la persécution. Or, je puis le dire aujourd'hui, cet abbé Perrin était un ancien communard. Emporté par un illuminisme révolutionnaire déjà voisin de la folie, il avait déserté l'autel pour courir du côté de l'émeute. Il avait même poussé l'aberration jusqu'à se faire au milieu de ces affreuses saturnales un pourvoyeur du meurtre. Dans sa fureur fratricide, il s'était en effet donné la mission particulière de signaler à la vengeance de ses sanglants compagnons les victimes sacerdotales et, après les avoir rabattues, de les marquer pour l'abattoir ou pour le feu de peloton. Comment, après avoir été ballotté dans l'intervalle par toutes sortes d'infortunes, était-il venu, vingt ans plus tard, échouer sur nos rives? Comment surtout, au moment où, repoussé de tous, sans soutien sur une terre étrangère, n'ayant même point où reposer sa tête, il était guetté par le cabanon ou par le ruisseau, fut-ce précisément M. Lecoq qui le recueillit et le sauva? C'est la Providence qui l'a permis sans aucun doute, afin de se payer à elle-même le plus beau, le plus admirable et le plus sublime de tous les spectacles, celui d'une victime amoureusement penchée sur son bourreau. Nous avons vu, en effet, que, durant cette même funeste année

1871, M. Lecoq, enfermé dans le séminaire d'Issy avec les bandits fédérés comme Daniel dans la fosse aux lions, avait failli vingt fois cueillir la palme du martyr aux mains de ses ignobles gardiens. Il savait parfaitement qu'il n'en avait pas tenu à l'abbé Perrin qu'il ne fût lui-même compris dans l'horrible massacre après tant d'autres de ses confrères et de ses amis les plus chers. Que fit-il cependant lorsqu'il se retrouva soudainement face à face avec l'être dévoyé dont la haine exécrable avait été si près de lui être fatale? Loin de le repousser, il ne l'en accueillit qu'avec une mansuétude plus grande. C'est lui qui le tira de la rue et lui fournit un asile; c'est lui qui, à chacune de ces visites qui nous intriguaient tant au Grand Séminaire, lui glissait délicatement dans la main sa pitance; c'est lui, enfin, qui, après avoir tout employé pour adoucir l'amertume de cette âme ulcérée, lui valut de mourir dans la paix retrouvée. Et voilà comment M. Lecoq savait pardonner. Telle est la simplicité magnanime de la charité chrétienne dans le coeur d'un saint.

M. Lecoq possédait une autre heureuse disposition qui procédait du même fonds de miséricordieuse bonté. Je veux parler de sa rare charité intellectuelle qui le faisait si indulgent aux opinions d'autrui. Sans doute il ne pactisa jamais avec l'erreur et il fut pour elle en tout temps impitoyable; mais en même temps qu'il en détestait la laideur, il en plaignait non moins profondément la misère. La superbe de l'esprit et l'insincérité du coeur étaient seules à ne pas trouver grâce devant lui. C'est ainsi qu'il abhorrait un Renan pour son misérable orgueil et pour sa perfidie plus misérable encore. D'autre part, à propos de l'appellation de saint laïque que l'on s'était plu à accoler au nom de Taine, je l'ai entendu moi-même rendre un public hommage à ce matérialiste célèbre dont il déplorait les idées, mais dont il ne pouvait s'empêcher de respecter en même temps l'honnêteté profonde. Il connaissait trop le bonheur de croire pour ne pas sympathiser dans son coeur avec ceux qui en étaient privés et qui peut-être en souffraient. Il n'était pas de ceux qui croient qu'un incroyant est nécessairement une sentine d'impureté et un puits d'horreur. Même lorsqu'il dénonçait avec la plus

grande vigueur une thèse qu'il estimait pernicieuse, il ne laissait jamais son zèle s'égarer en ces paroles acerbes ou violentes qui font plaie dans les chairs et qui quelquefois blessent en même temps la justice. Dans sa noble charité qui prolongeait si admirablement sa naturelle largeur d'esprit, il était trop heureux d'abandonner les personnes à ce Dieu qui seul sonde les coeurs et les reins.

Personne ne fut moins fanatique au sens commun du mot et n'eut moins de penchant pour la controverse à outrance. Sur toute matière libre et ouverte à la discussion, il ne se privait pas d'avoir une opinion, qui, d'ailleurs, avait toujours chance d'être la bonne, mais il ne l'exprimait pas sans nécessité, et surtout il ne prétendait obliger personne à la partager. Il n'approuvait pas la façon guerroyante de certains esprits brouillons qui se constituent d'autorité les défenseurs des bons principes et qui, brûlant de sauver le Capitole même lorsqu'il n'est pas menacé, s'égosillent envers et contre tous. Rien ne l'attristait surtout comme ces querelles politico-religieuses qui ont tant pullulé chez nous. A une époque où ce mal étrange sévissait dans notre pays avec une particulière acuité, il écrivait à un jeune prêtre dont il était le directeur, ces mots qui méritent d'être retenus :

“Quelle provision de sagesse, de modération, de charité douce et patiente, vous avez besoin de faire devant les divisions qui nous menacent et qui déjà nous affligent ! Parfois, dans mes rêves, bien éveillé, je me représente une voix majestueuse et irrésistible disant à ceux qui nous entourent le mal qu'ils se font à s'entre-déchirer. Je ne suis pas le seul à qui vienne en pensée le mot de saint Paul : *Quod si invicem mordetis et comeditis, videte ne ab invicem consumamini.*

“Et quand on prêche la paix on court le risque de passer pour un renégat. Il en est tant qui oublient que la douceur est une force et que “colère d'homme n'opère pas la justice de Dieu”.

Cet homme doux qui de sa propre autorité n'anathématisa jamais personne, a pratiqué dans toute son ampleur la noble

et sage devise de l'Eglise catholique: *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.*

*

* *

Pour être complet, il me resterait à dire comment M. Lecoq a été l'inimitable modèle d'une charité plus haute encore, celle qui se donne, celle qui est essentiellement l'amour. Mais, après tant de pages si peu dignes de leur objet, le lecteur a droit à ce que je finisse et, malgré le désir que j'aurais d'esquisser plus à loisir ce dernier trait d'une noble figure, et non le moins beau, je me contenterai de quelques touches rapides.

Ceux qui n'ont connu M. Lecoq qu'en passant ou de loin ont pu croire que s'il était homme de devoir, il n'était point du tout homme de sentiment. De ce que rien ne parvenait à le faire sortir de sa calme réserve, de ce qu'il ne semblait pas enclin aux épanchements d'aucune sorte, et, par exemple, de ce qu'on le voyait, après des deuils qui auraient dû l'attonner, semblait-il, garder sur son visage la même sérénité introublée, quelques-uns sont allés jusqu'à conclure que l'amour de Dieu, en l'absorbant tout entier, avait fini par tarir en son cœur la source de toute autre émotion. Il n'est pas vrai d'abord que la vertu la plus grande enlève la moindre force aux affections humaines; elle les libère, mais elle ne les tue pas. Et M. Lecoq en est précisément l'un des plus magnifiques exemples. Le plus vertueux des hommes, il en fut en même temps le plus tendre. Bien que le vulgaire ne l'ait pas toujours soupçonné, ceux-là le savent qui ont eu l'inappréciable avantage d'être ses amis, ou l'insigne bonheur d'être ses disciples. Sa tendresse était celle des forts qui ne se perd pas en effusions inutiles mais qui n'en est que plus profonde.

L'héroïque esprit de sacrifice qui l'avait fait se détacher des siens à tout jamais pour suivre l'appel de Dieu ne l'empêcha pas de rester jusqu'à la fin le plus affectueux des fils. Son père avait quitté la terre depuis vingt-quatre ans déjà, lorsqu'il avoua à un de ses chers séminaristes, en le consolant d'un deuil semblable, que la blessure causée par cette mort cruelle était, après un si long temps, plus ouverte et

plus sanglante que jamais. Il n'en paraissait rien pour la foule, mais le coeur saignait quand même.

M. Lecoq ne fut pas davantage étranger aux douceurs de l'amitié. Sa correspondance, si elle est jamais mise au jour, apportera des révélations surprenantes sur ce côté peut-être un des plus ignorés de sa vie. Certaines de ses lettres adressées à quelques amis de prédilection dont l'âme était vraiment soeur de la sienne, se distinguent par la fraîcheur et par la beauté du sentiment. Personne n'a mieux connu cette amitié supérieure que Dieu inspire aux coeurs purs et qui, sans jamais cesser d'être virile, se fait d'autant plus tendre qu'elle est plus chrétienne.

Mais le coeur de l'ami, j'oserai même dire le coeur du fils, ne valurent jamais en M. Lecoq le coeur du père. Ce n'est peut-être pas assez de dire qu'il fut pour ses séminaristes un père aimant, dévoué et toujours attentif; pour quelques-uns qu'il avait lui-même engendrés à la vie spirituelle, et auxquels l'attachaient des liens tout spéciaux, il eut vraiment des entrailles de mère. Il me paraît impossible de caractériser autrement l'inlassable dévouement dont il ne cessait d'entourer ceux qui avaient été plus expressément confiés à ses soins et à qui il s'était littéralement donné. J'en appelle à quiconque a goûté la douceur de sa direction. A n'importe quelle heure du jour et quelle que fut son occupation du moment, jamais il ne laissa heurter en vain à sa porte un de ses séminaristes à la recherche d'une consolation ou en quête d'un conseil. Nous étions ses enfants et nous avions le premier droit sur sa pensée aussi bien que sur son temps. Et comme il savait parler à chacun dans ces inoubliables entretiens! Avec cet instinct divinateur qui est le propre de l'amour chrétien, celui qui n'a pas de bandeau, il semblait lire dans les âmes comme dans un livre ouvert. Rien ne lui échappait des peines, des inquiétudes, des dégoûts ou des perplexités qui pouvaient tourmenter l'un des siens et sur chacune de ces blessures intimes il savait quel baume précis appliquer. Il n'y avait d'ailleurs pas un moment de la journée où sa sollicitude cessait d'être en éveil à l'endroit de ceux qu'il aimait si ardemment en Dieu; qu'ils fussent présents ou absents, il

les portait continuellement dans son coeur. Sans qu'il y parût, il les suivait pas à pas, et, quand il le fallait, il était là, au moment propice, pour redresser d'un regard secourable une volonté hésitante ou pour stimuler d'un mot au passage une ardeur sur le point de fléchir. Et cet admirable dévouement ne se confinait pas dans les limites du Grand Séminaire. Combien de fois j'ai été touché moi-même en recevant de lui, durant l'éloignement des vacances, de ces petits billets qui n'avaient souvent qu'une ou deux lignes mais où se devinait plus de tendresse véritable que dans une longue épître. Quelquefois c'était, à l'approche d'une circonstance particulière, le simple rappel d'un pieux devoir qu'il craignait de voir oublier; à un autre moment, après un silence trop long, c'était une invitation brève mais pressante à le venir rencontrer; c'était enfin, lors d'un anniversaire de naissance ou un jour de fête patronale, un tout petit mot pour apprendre à celui qu'il appelait affectueusement son très cher et très doux enfant, avec quelle ferveur il venait de prier pour lui à l'autel. Sans aucun doute, lorsqu'il rencontrait quelque-une de ces âmes privilégiées qui respirent le réel parfum de la grâce, M. Lecoq s'y reposait avec plus de quiétude et de complaisance, mais je me suis souvent demandé s'il ne dépensa pas encore plus de son vaste et profond amour au profit d'autres dont la vertu était bien loin d'être aussi assurée et parfois même était près du naufrage. On eût dit qu'il redoublait alors d'affection et de dévouement, semblable à une mère qui s'attache à son enfant infirme avec une tendresse plus grande. Sa patience et sa longanimité n'avaient pour ainsi dire pas de bornes. Je me hasarderai à en citer un exemple dont on voudra bien, je l'espère, excuser le caractère tout à fait personnel.

La petite aventure que je veux rapporter m'a peut-être frappé plus vivement qu'elle ne frappera le lecteur, et pour cause, mais il me semble que, même dans sa ténuité, elle caractérise assez bien M. Lecoq. Elle fait voir dans tous les cas quel tour original savait prendre à l'occasion son indulgente bonté.

J'ai déjà laissé entendre combien souvent, hélas! j'ai fourni moi-même à ce meilleur des maîtres l'occasion d'exer-

cer ses plus méritoires vertus, et particulièrement sa miséricordieuse patience. En aucun temps, je le sais trop, je ne fus compté parmi les séminaristes modèles. Mes directeurs ne me jugeaient pas méchant et je ne crois pas qu'ils m'aient jamais soupçonné d'être un jeune loup échappé dans une bergerie. Spirituellement parlant, ils auraient eu plus de raison de me comparer à un canard égaré au milieu des cygnes. Ni mon ramage ni mon plumage ne s'accordaient avec la cage où j'avais été conduit à prendre mes ébats. Tandis que mes confrères m'édifiaient par leur ferveur et par leur régularité, je les scandalisais de mon côté par une dissipation patente et par une indiscipline notoire. En un mot, pour me servir de la juste expression consacrée par la langue particulière, j'allais dire l'argot, du Séminaire, je n'avais pas "l'esprit". Vers la fin surtout, à l'approche de la crise finale qui devait déterminer pour moi une vie nouvelle, dans ce désarroi de l'âme qui précède d'ordinaire les catastrophes, j'en vins, sans le moindre souci des conséquences et avec une rare impassibilité, à pratiquer dans l'intangible règlement des brèches de plus en plus larges et de plus en plus nombreuses. Un jour, j'étais dans ma cellule plongé très avant dans la lecture d'un bouquin qui n'était peut-être pas théologique mais qui, certainement, m'intéressait fort, lorsque la cloche tinta pour appeler la communauté à un exercice d'une particulière importance. Le débat fut assez court entre les deux hommes qui sont en moi comme en tous et la victoire resta vite au champion de la fantaisie sur celui du devoir. Je restai sourd au pieux appel qui résonna longtemps avec une vaine insistance et, sans bouger, je continuai placidement ma lecture. Peut-être avais-je inconsciemment compté sur cette chance heureuse que mon absence passerait inaperçue, mais M. Lecoq, malgré son air de ne rien voir, avait en réalité des yeux tout autour de la tête et il savait s'en servir. Pasteur diligent, il connaissait bien ses brebis et en voyant inoccupée la place de la plus réfractaire, il avait tout deviné. Aussitôt l'exercice terminé, il se dirigea en hâte vers le théâtre du crime. J'étais en ce moment au plus fort d'une intime et captivante conversation avec mon auteur. Était-ce un poète? Je le crois mais je ne m'en souviens plus au juste. Tout à coup la porte de ma

cellule s'ouvre brusquement, et à ce bruit, sortant ma tête de derrière l'armoire où je m'étais en quelque façon barricadé, j'aperçois M. Lecoq qui s'avance jusqu'à la distance nécessaire pour arriver à la hauteur de mon repaire et qui, après s'être arrêté au beau milieu de la pièce, les bras toujours croisés, me détache avec une netteté fulgurante ce texte latin : *In campo et freno maxillas eorum constringes qui non approximant ad te* Sur ce, sans m'avoir regardé, sans même avoir levé les yeux, il tourne les talons et repart comme il est venu. L'apparition ne dura qu'un instant. A peine avais-je eu le temps d'entrevoir sa face où se peignait une peine calme mais profonde que je voyais déjà disparaître dans l'embrasure de la porte son dos rond où se lisait le même chagrin résigné. J'en restai abasourdi et je puis dire qu'à l'exemple de Paolo Malatesta, ce jour-là je ne lus pas plus avant. Dans ma pensée cette dramatique et brève monition ne pouvait qu'être annonciatrice d'événements plus graves. La faute commise était vraiment sérieuse et aurait mérité sans conteste une répression exemplaire. Dans la solitude de ma conscience bourrelée, j'attendis tout un jour, j'attendis toute une semaine, j'attendis tout un mois. Rien ne vint. Jamais M. Lecoq ne me fit la plus lointaine allusion à cette fantomatique irruption qu'il fit un après-midi de dimanche dans ma cellule d'enfant prodigue. Si l'ombre avait été muette, j'aurais pu croire que je m'étais trouvé face à face avec l'ombre de Banquo...

J'avais déjà lu le Psautier de David, mais le verset ci-dessus n'avait évidemment jamais arrêté mon attention, car il me parut tout nouveau et d'une fraîcheur même glaçante. lorsque, lancé par la catapulte vengeresse d'une âme fougueuse, il me fut si inopinément asséné sur le crâne en ce jour resté pour moi mémorable. C'est le 12e du psaume 31e. Il n'est pas sorti de ma mémoire depuis, et il a fait l'objet de mes méditations souvent.

En racontant à mes dépens cette anecdote peu glorieuse, je n'ai voulu que donner un exemple de l'art suprême avec lequel M. Lecoq sut toujours ménager à une âme momentanément égarée toutes les chances d'un retour possible. Jamais

supérieur ne mit plus intelligemment ni plus charitablement en pratique cette vieille loi de sagesse: *Superior omnia videt, multa dissimulat, pauca castigat* Il n'aurait pas voulu être accusé devant Dieu de n'avoir pas donné à une âme, — pauvre chèvre broutant dans un champ rocailleux, — toute la corde qu'il lui fallait pour rencontrer enfin sa pâture.

Que de choses j'aurais encore à dire sur cet aspect particulièrement touchant d'une des plus nobles existences qu'il m'ait été donné de connaître. Mais il y a certains sanctuaires d'intimité, surtout ceux de l'intimité spirituelle, dont le voile ne doit jamais être levé. Je crois en avoir assez dit cependant pour montrer que M. Lecoq fut bien le plus dévoué, le plus aimant et le plus tendre des pères. Un dévouement aussi constant, en effet, ne s'explique pas uniquement par le sens du devoir; il a nécessairement sa racine dans les fibres du coeur. En réveillant ces quelques souvenirs, je ne puis m'empêcher de me remémorer ce cri magnifique d'un grand poète à l'adresse de ceux-là qui seul aimèrent vraiment, cri d'admiration autant que d'envie:

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,

C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer!

.....

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices

Vous buviez à pleins coeurs, moines mystérieux!

Ce que Musset a chanté des saints religieux d'autrefois, il eût pu le chanter avec autant de raison du saint prêtre qui vient de s'endormir du sommeil de la terre. Personne n'a bu un plus vaste amour au fond de ses calices que M. Lecoq, ce moine sans clôture et sans sombres caveaux.

*

* *

Ma tâche est maintenant finie. *Sat prata biberunt*. L'on remarquera cependant que j'ai laissé dans l'ombre bien d'autres côtés non moins captivants et surtout non moins importants de l'existence de M. Lecoq. C'est qu'il m'a semblé que, de ses années, celles-là seules où j'avais eu le bonheur

de m'approcher de lui de très près m'appartenaient un peu. Parce que je n'en ai été que le témoin trop distant, je n'ai même pas voulu rappeler cette tragique et douloureuse montée de calvaire qui a rempli ses dix dernières années et qui a presque donné à la sainteté de sa vie le couronnement du martyr. A d'autres mieux qualifiés que moi, et plus dignes surtout d'une telle entreprise, de tracer de cette grande figure le portrait définitif et complet que tous souhaitent et même réclament. Je ne me suis proposé pour ma part que de rendre le plus humble et le plus sincère des hommages à une mémoire vénérée. Cet hommage, si pauvre soit-il, car il ne répond même pas à ce qu'aurait souhaité ma filiale piété, je le dépose avec émotion sur la tombe de l'homme à qui je dois quelques-uns de mes plus doux souvenirs, qui a comblé mon indignité de l'affection la plus pure qui se puisse concevoir et que, moi-même, dans mon faible coeur, j'ai certainement le plus aimé.

Nimbé de la double auréole de l'intelligence et de la vertu, M. Lecoq ne cessera de m'apparaître, ainsi qu'à tous ceux qui l'ont connu, j'en suis sûr, comme l'incarnation d'une humanité supérieure, un géant par le coeur et par la pensée, le vrai chevalier sans reproche, aussi digne que Galaad, après la quête du Saint-Graal, de s'asseoir au siège périlleux.

Aegidius FAUTEUX.